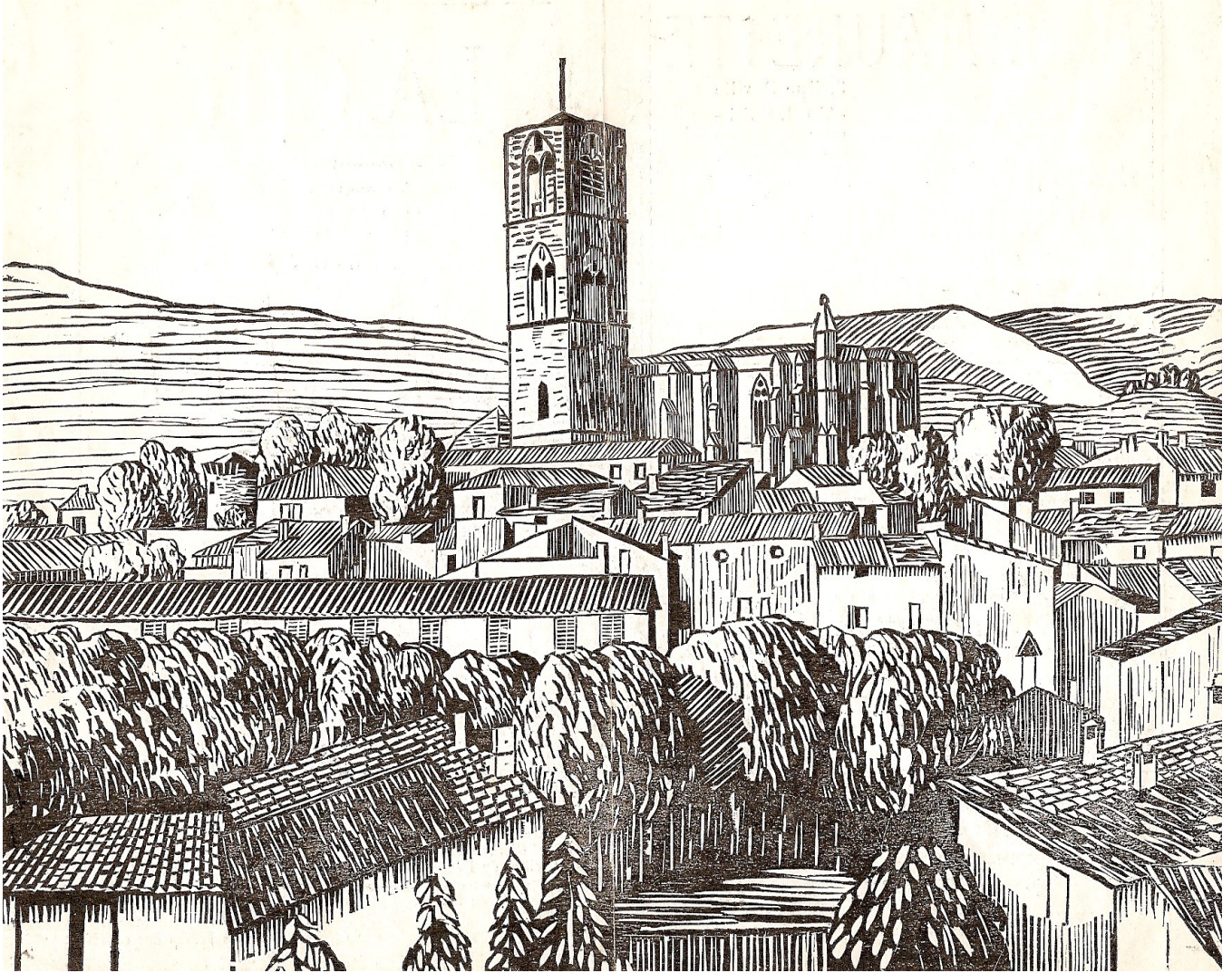


Maurice Vitalis



Mon vieux Lodève

- Souvenirs -

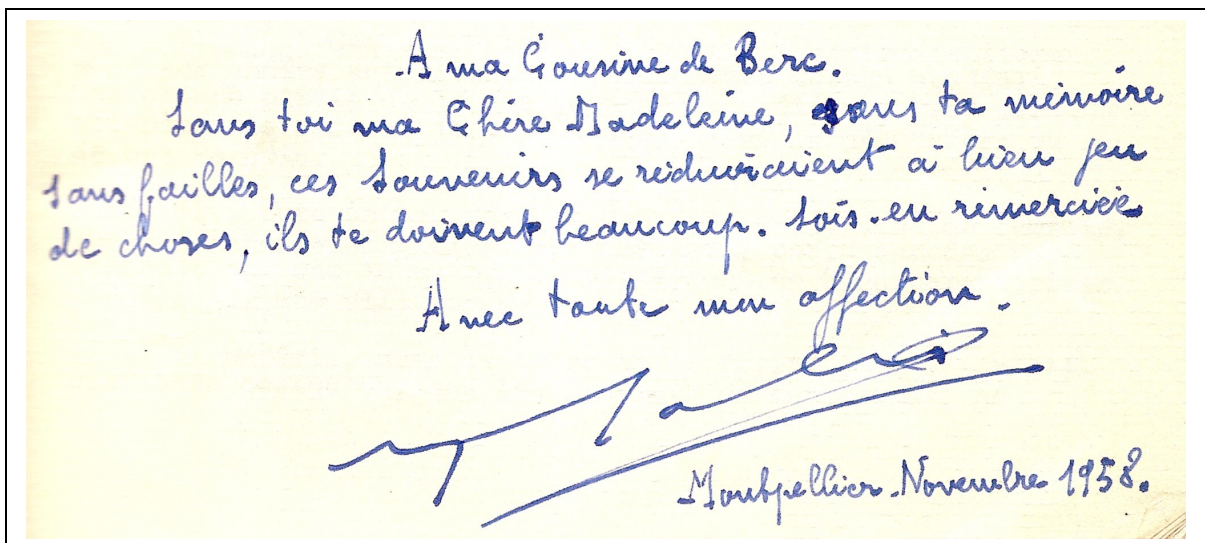
Mon vieux Lodève

- Souvenirs -

Remerciements

*A mes cousins Marie-Thérèse Hugonneau-Beaufet et Henri Duval,
qui, par leur si amicale insistance, m'ont décidé à écrire ces lignes.
En souvenir de Lodève, cette charmante petite ville, dont ils ont eux
aussi subi l'envoûtement, avec l'espoir qu'ils retrouveront quelques
figures bien connues.*

Maurice Vitalis



Avis au lecteur

Ce sont le hasard et la chance qui m'ont permis de recueillir après le décès de mes parents l'un des quatorze exemplaires de l'opuscule intitulé : « MON VIEUX LODEVE – SOUVENIRS » écrit par mon oncle Maurice Vitalis avec le soutien de sa cousine Madeleine, de sa nièce Marie-Thérèse et de son neveu Henri, qui sont très chers à mon souvenir.

Parce que les circonstances de l'histoire m'ont fait naître à Lodève, ville qui tient une grande place dans la vie de nos familles, j'ai pensé que la diffusion de cet ouvrage, si même tous les exemplaires diffusés il y a plus de cinquante ans existaient encore, méritait d'être élargie au delà du cercle restreint des quatorze exemplaires originaux.

J'ai peu de mérite à avoir entrepris ce travail de resaisie d'un texte dactylographié, car j'ai bénéficié des progrès considérables mis à notre portée par les nouvelles technologies. J'ai simplement souhaité le compléter et l'illustrer, d'une part en reportant en bas de page les annotations manuscrites de ma Bonne Maman, Madeleine de Berc, et de Maman, auxquelles s'ajoutent des notes personnelles jugées utiles pour la compréhension de certains points, écrites en italique et identifiées par la mention [NDLR], d'autre part en insérant des photographies anciennes et récentes ou des reproductions de documents d'époque. J'ai toujours respecté l'orthographe du document, même si celle que l'usage a consacré pour certains noms propres est actuellement différente.

Enfin j'ai ajouté un croquis cartographique de ma composition permettant aux lecteurs moins familiers des lieux évoqués dans l'ouvrage de les resituer dans leur contexte géographique, leur donnant ainsi peut-être l'envie de les découvrir ou revisiter ; avec cette carte, j'ai, dans le même but, inclus en annexe quelques données bibliographiques, les coordonnées de sites Internet de réel intérêt et la reproduction de documents en ma possession. Quelques tableaux généalogiques complètent ces annexes pour permettre au lecteur de situer dans leurs parenté et filiation les différents personnages familiaux apparus au détour des pages de cet ouvrage.

Parce que le travail accompli a fait resurgir un souvenir enfoui dans ma mémoire, qu'il me soit permis d'évoquer une anecdote relative à la réalisation de ce projet : il manquait une page à l'exemplaire dont je disposais, ce qui stoppait net mon souhait de redonner vie à cet ouvrage. Aussi je remercie chaleureusement mes cousins Robert et François Duval de m'avoir communiqué une copie de cette page, qui, par chance, ne manquait pas dans leur exemplaire. Je ne sais si, en contrepartie, il leur manque une page, mais je tiens en ce cas à leur disposition l'une quelconque des autres pages de l'opuscule. Ceci me conduit à vous rapporter l'histoire que nous racontait, à mes frères et sœurs et moi-même, Bonne Maman: elle avait une amie, Madame Conneau, qui l'avait un jour invitée dans sa « campagne » aux environs du Perthus ; toutefois l'équipement mobilier et ménager de cette « campagne » était, qu'on me pardonne cette comparaison, pire que celui de Pégairolles dans les années héroïques de l'immédiat après-guerre ; c'est ainsi que peu de chaises avaient encore leurs quatre pieds, mais le hasard voulait que ce ne soit pas toujours le ou les mêmes qui manquaient, ce qui aidait à résoudre le problème en bridant fermement par des planches et des ficelles deux chaises entre elles pour en faire une sorte de canapé ! Dans le même ordre d'idées, il fallait savoir apprécier l'intensité de sa soif, car les verres à pied dans lesquels Madame Conneau vous servait à boire avaient la particularité de ne pas avoir de pied !

J'espère que cette lecture de l'ouvrage que Maurice Vitalis nous a légué vous donnera envie de visiter ou revisiter cette région, dont je ne peux pas parler avec une totale objectivité, tant elle a imprégné mon enfance et celle de ma proche famille. Je ne souhaite qu'avoir fait œuvre utile en remettant au jour la « mémoire de nos pères ».

Philippe Guidée
Neauphle, Janvier 2010 – Janvier 2011

Mon vieux Lodève

- Souvenirs -



Pourquoi des souvenirs sur Lodève ?? Ressusciter un passé bien mort ? Nostalgie d'un temps qui fut et ne sera plus ?

Oui, mais aussi afin que ceux qui n'ont pas connu Lodève au temps de sa splendeur, qui ont seulement entendu parler de cette période, puissent se faire une idée, en lisant ces quelques lignes, du genre de vie que l'on menait alors dans une petite ville de province.

Quelle belle époque que celle où les Dames portaient de grands chapeaux de dentelles agrémentés de plumes, de longues jupes balayant la poussière des rues et qu'elles relevaient avec un geste si particulier, des corsages à manche de gigot ! Pour les grands deuils, elles ne sortaient que le visage complètement caché par un voile de crêpe tombant de leur chapeau.

Les Messieurs arboraient de belles moustaches soigneusement cosmétiquées, à leurs pieds des bottines à boutons ; leur veston montait très haut et prenait l'allure d'un dolman d'officier, leur cou était enserré par un faux-col empesé, véritable carcan, leur main tenait une canne qu'ils faisaient virevolter avec grâce et désinvolture, leur chef était surmonté d'un melon, d'un canotier ou d'un panama. Le haut de forme faisait presque partie lui aussi de la tenue journalière.

Ces souvenirs se rapportent presque entièrement aux années antérieures à la première guerre mondiale. Une grande partie de ce que je raconte a été vu, vécu par moi-même, le restant, je l'ai recueilli de ma grand-mère ou de mes parents.

Il y aura un peu de tout dans ces pages, sur ma famille, sur des parents et alliés, sur des amis, enfin sur des personnages qui, par leurs types, permettent de bien caractériser une époque, une ville comme Lodève.

Si parfois, dans le cours de ce récit, j'ai l'air d'égratigner quelqu'un, que les lecteurs de ces lignes ne croient pas que je le fais par méchanceté. Je n'ai d'animosité contre personne, mais je dois bien, si je veux camper un personnage, le décrire tel quel, avec ses défauts apparents. De longues années se sont maintenant écoulées depuis les faits que je rapporte.

Quel genre de vie menait-on dans les grandes familles de Lodève ? On serait tenté de croire que, vivant dans une ville de province, située à l'écart, isolée au pied des Cévennes, sans communications directes avec Montpellier, elles aient eu tendance à se replier sur elles-mêmes et à mener le même genre d'existence que dans d'autres cités semblables, vie monotone, sans joie, faite de routine, d'ennui et de désœuvrement.

Avant de commencer ce récit, je dois rendre hommage à la mémoire prodigieuse de ma grand-mère Lucien Vitalis, de ma tante Georges Teisserenc, de ma cousine de Berc, enfin à mon père, qui tous aimaient et aiment encore à me parler de ces années passées. J'ai toujours aimé ces récits, enfant je les écoutais avec ravissement, avec passion à l'âge mûr.

En relations d'affaires avec Paris, ayant presque tous fait leurs études dans la capitale, les Manufacturiers (ils tenaient essentiellement à ce titre) étaient très actifs, très travailleurs, mais savaient aussi se distraire agréablement. L'existence qu'ils menaient, eux et leurs familles, était semblable à celle de villes de bien plus grande importance.

La Société était nombreuse, permettait des relations mondaines, donnait beaucoup de mouvement et faisait oublier que l'on se trouvait dans une cité industrielle, loin de tout centre important. Il fallait plus de trois heures pour se rendre en chemin de fer à Montpellier, après changement de train à Paulhan.

**Le « nœud » ferroviaire
languedocien de
Paulhan
vers 1900**



L'hiver passait agréablement avec des dîners de grand apparat ; les Dames en robe de soirée, les Messieurs en habits, servis par des domestiques en habit et gants blancs eux aussi ; on rivalisait pour la préparation et la présentation des plats et des vins ; les poissons venaient de Lyon, les petits fours et les glaces de chez Meuton à Montpellier, les foies gras de Toulouse ou de Strasbourg. De 1905 à 1914, Joseph Rouvier, fils de Baptiste, valet de chambre, cocher et majordome de ma grand-mère Lucien, officiait dans les grands dîners. Il avait été cuisinier dans les plus grands hôtels et restaurants de France et de l'étranger. Dans certaines maisons, des cuisinières, véritables cordons bleus, étalaient dans ces occasions leur savoir-faire.

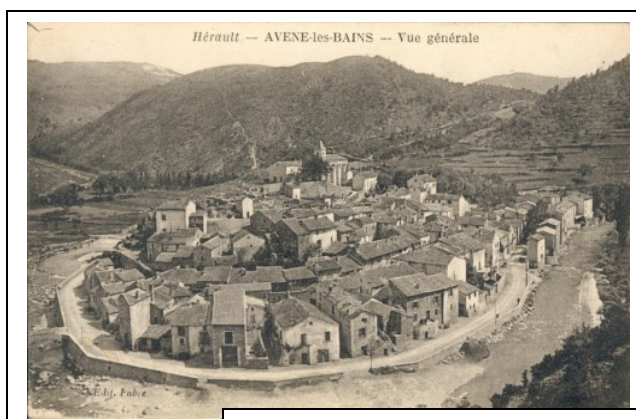
Dîners masqués, de têtes, thés, on jouait aussi des comédies comme « La joie fait peur », donnée à la maison, rue Fleury, dans le Grand Salon. Passablement de Dames avaient un jour de réception. Le 142^{ème} Régiment d'Infanterie fournissait un sérieux appoint avec ses Officiers. Le colonel Larivet, durant l'hiver, donnait des réceptions fort prisées et courues.

Pour le Lundi de Pâques, on ne manquait pas d'aller déjeuner à la campagne ; on préparait toujours deux sorties : vers la montagne et, en cas de mauvais temps ou de froid, vers la plaine. On s'y rendait en voitures à chevaux, souvent avec l'omnibus des Vallat.

L'hiver passé, quelques familles laissaient leurs enfants à Lodève et partaient passer un mois à Paris, d'où ils allaient faire un voyage à l'étranger. A Paris, on descendait dans les grands hôtels : Continental, Grand Hôtel, Lutétia, on mangeait dans les restaurants célèbres d'alors : Voisin, Foyot, Café de Paris, de la Paix, Café Anglais, Paillard, Larue, Ledoyen. Le soir on allait à l'Opéra, au Français, dans les salles du Boulevard, écouter les pièces à succès, écrites par les auteurs connus de l'époque.

On s'acheminait ainsi vers la belle saison, on revenait à Lodève préparer le séjour que l'on devait faire dans une station thermale. Le chic était de se rendre aux bains d'Avène, où toute la haute Société du Département se donnait rendez-vous, le Baron Servatius, Préfet de l'Hérault, en tête. Les uns logeaient à l'hôtel où il était prudent et même recommandé d'apporter literie et draps, d'autres, comme l'oncle Ernest Teisserenc, louaient une maison. C'est à Avène, où mes grands-parents et mon père se trouvaient en 1870 au moment de la déclaration de guerre, que le chasseur de mon grand-père, Devic, vint à cheval de Lodève pour lui faire connaître l'état de guerre et le prier de revenir, ses fonctions de Maire le rappelant d'urgence.

Le propriétaire de l'Hôtel des Bains d'Avène, lorsqu'il voyait arriver de loin, sur la route du Bousquet d'Orb, une voiture lui amenant d'éventuels hôtes, se tournait vers sa femme et lui disait : « Des voyageurs ! Je m'en vais. ». On se rendait à Avène avec attelages et domestiques. Mon grand-père y amenait ses chiens courants pour y guérir leurs maladies de peau.



Avène les Bains
vers la fin du 19^{ème} siècle **au début du 21^{ème} siècle**

Avène avait failli devenir une station thermale très connue sous le 1^{er} Empire. Napoléon souffrait d'une maladie de peau ; il avait entendu parler des vertus de ces eaux et envoya son médecin Corvisart se rendre compte sur place. Les renseignements qu'il recueillit furent favorables, car on commença immédiatement les travaux de la route du Bousquet d'Orb. Mais, pris par une nouvelle guerre, Napoléon ne pensa plus à sa cure, les travaux furent arrêtés et Avène retomba pour de longues années encore dans sa léthargie.

Les stations thermales fréquentées à l'époque étaient Luchon, Cauterets, Bagnères de Bigorre, Barèges, Sylvanès, Uriage et même Vichy, Aix les Bains, La Bourboule. Avec des moyens de locomotion fort rudimentaires, on n'hésitait pas à entreprendre des voyages longs et fatigants.

Dans le courant de l'été, presque toutes les familles partaient pour leurs campagnes avoisinantes. A cette époque, on ne quittait la ville que fort tard. Ma grand-mère n'allait au Perthus que vers le 15 août, au moment où, à cause de l'altitude, il aurait fallu en descendre. L'Escandorgue, le Larzac devenaient très mondains, on voisinait beaucoup.

Au début des séjours au Perthus, la route directe de Lodève n'était pas praticable aux voitures ; il fallait faire le tour par la Baraque de Bral et l'Escandorgue. La route s'arrêtait peu avant la descente sur le Perthus, on laissait là chevaux et voitures dans une écurie-remise formée par un rocher et on descendait à pied jusqu'à la maison, par le chemin romain passant derrière le jardin de la source.

C'est mon grand-père qui, étant maire de Lodève, avec l'appui de son frère Léon, député ¹, fit voter les fonds pour la route ². C'est lui également, toujours aidé de son frère, qui fit admettre par le Conseil Municipal le projet de construction des casernes ³. Mon père ⁴ me montrait souvent le sentier qui coupait plusieurs fois la route actuelle de Lodève au Perthus et qu'il empruntait pour y aller à cheval.

Le dimanche, on allait à la messe à Tieudas ⁵ ; après l'office, on déjeunait à la source alimentant le hameau et situé sous un rocher, à gauche de la route en direction du Perthus. Madame Fournier et ses deux filles (Mesdames Bruneau et Paul Teisserenc), venues à dos de mulet de leur campagne de Gabiac, participaient à ce repas ⁶, puis chacun regagnait sa propriété.

Les rares séjours faits par moi au Perthus m'ont toujours laissé un souvenir extraordinaire. Prairies, air pur, léger, ombrages, eau très fraîche, température délicieuse même en plein midi en été, vue unique s'étendant jusqu'à la mer. Tout se conjuguaient pour faire de cette campagne un vrai paradis. Promenades variées dans les environs immédiats, visite sacro-sainte à la source, au tournant des Espagnols, à la tour sarrazine, à la grande muraille, à l'Escandorgue en passant par la cheminée, à la fontaine entourée de hêtres au milieu des prés.

La salle à manger voûtée, aux petites fenêtres dispensant une rare lumière, nous paraissait un peu mystérieuse, sinistre même, à cause de l'assassinat d'un voyageur, crime commis il y avait bien longtemps, à l'époque où le Perthus était une auberge ; la grande terrasse couverte, le salon orné d'une profusion de tours Eiffel, représentée par des gravures, des photos ou des objets d'art en plomb.

¹ - Léon Vitalis, représentant de l'Hérault à l'Assemblée nationale de 1871 à 1876, député de l'arrondissement de Lodève de 1876 à 1878 sous la 1^{ère} législature de la III^{ème} République (cf. biographie extraite du site de l'Assemblée nationale en page suivante) [NDLR]

² - Non, c'est Hugonnoq.

³ - Les casernes furent inaugurées en 1874 par le 12^{ème} RI venant de Perpignan. [Il s'agit très certainement du 142^{ème} RI, qui, initialement basé à Perpignan, a été basé sur deux nouveaux casernements à Lodève et Mende. [NDLR]]

⁴ - Oui, c'est vrai !

⁵ - S'appelant Teluodas au XII^o siècle, puis Tieudas, le village prit en 1925 le nom de Roqueredonde .[NDLR]

⁶ - C'est bien vieux si c'est vrai !

VITALIS (LÉON), représentant en 1871, député de 1876 à 1878, né à Lodève (Hérault) le 13 mai 1826, mort à Lodève le 22 avril 1879, ingénieur des arts et manufactures, fabricant de draps dans sa ville natale, était sans antécédents politiques, lorsqu'il fut élu, le 3 février 1871, représentant de l'Hérault à l'Assemblée nationale, le 4^e sur 3, par 51,232 voix (33,433 votants, 141,397 inscrits). Il prit place au centre droit, fut l'auteur d'une proposition de loi sous forme d'amendement au budget de 1872, portant réduction d'un quart des traitements des fonctionnaires, et vota pour la paix, pour l'abolition des lois d'exil, pour la pétition des évêques, pour la démission de Thiers, pour le septennat, pour le ministère de Broglie, contre l'amendement Wallon, pour les lois constitutionnelles. Réélu, le 20 février 1876, député de l'arrondissement de Lodève, par 7,547 voix (14,606 votants, 17,640 inscrits), contre 7,021 à M. Arrazat, républicain, ancien représentant, avec une profession de foi dans laquelle il se rangeait « avec les hommes modérés et sages, jamais avec les exagérés et les violents, et parmi les défenseurs convalescus de la religion », il siégea parmi les conservateurs et, au 16 mai, soutint le ministère de Broglie contre les 363. Réélu, le 14 octobre 1877, par 7,607 voix (13,906 votants, 18,139 inscrits), contre 7,344 à M. Arrazat, il vit son élection invalidée par la majorité de la Chambre nouvelle, ne se représenta plus, et fut remplacé, le 7 juillet 1878, par son ancien concurrent, M. Arrazat.

Sur la cheminée, une pierre trônait pour rappeler que Bonne Maman l'avait reçue sur la tête, alors qu'elle passait en voiture sous le village des Rives.

Bruit de troupeau de brebis rentrant le soir à la bergerie, bêlement des agneaux, bruit de l'eau coulant dans le bassin de la fontaine !! Comment oublier tout cela, c'est toute ma jeunesse !

La famille Nougaret, les fermiers, leurs deux ¹ filles, ma grand-mère enfermée dans le placard où l'on était dévoré par les mouches, on se distrait à voir passer les voitures, oh combien rares !, sur la route. Les terres bleues dont les pentes nous paraissaient aussi abruptes, aussi hautes que celles du Mont-Blanc et sur lesquelles nous nous amusions à glisser, entraînant dans nos jeux Marie Vitalis ² qui poussait des cris d'épouvante. Recherche des ammonites et des belemnites. La Croix rapportée par mon père d'Einsiedeln, érigée non loin de la maison. La chapelle où, tous les dimanches, un prêtre venu de Lodève venait dire la messe ; la veille nous mettions une ardeur particulière à la mettre en ordre, à la balayer avec Robert Duval. Cousin de Berc³ nous menait avec les Duval faire de longues promenades à pied au château de Roqueredonde, à Roquet Escu, au Cerf ⁴ Pouchut. Nous allions aussi en voiture à Tieudas, où séjournait alors Mademoiselle Lepeuple.

Les principales campagnes où l'on allait faire un séjour étaient les suivantes :

- Ernest Teisserenc à Saint Charles, près des Plans
- Ernest Puech au Mas de Rouquet, sur le Larzac, puis à l'Arcade, dans la plaine
- Pierre Martin au Mas de Meyrou
- Alexandre Vitalis à Grammont
- Madame Fournier au Chalet, près des Plans, et à Gabiac, au-dessus du tunnel des Cabrils
- Alexandre Martel au château de Lavalette
- Justin Teisserenc au Caylar durant la chasse
- La famille Ollivier au Mas Audran et au Saut du Lièvre sur le Larzac
- Félix Jourdan à Lauroux
- Lucien Vitalis au Perthus
- Paul Teisserenc à Engayresque
- Charles Lugagne à Creissels, près de Clermont
- Prosper Teisserenc à Madières, près des Rives
- Madame Mazet-Calvet à Madières
- Soudan à Prévinquières, près de Cornus
- Labranche à Lauroux
- De Fozières au château de Fozières
- Charles Vallat à Panissargues, près de Fondamente
- Etienne Vitalis à La Vacquerie

Dans la plupart des campagnes, il y avait une chapelle ⁵ et, le dimanche, on allait chercher à Lodève un prêtre, invité de la journée, qui venait célébrer la Messe. L'été se passait de la sorte, les uns après les autres revenaient à Lodève et peu à peu la vie ordinaire reprenait.

Avec mes parents, nous allions à Schinznach, près de Saint Moritz, dans l'Engadine ; de là nous partions faire un voyage : Bretagne, Italie, et arrivions au début de septembre aux Alpilles, chez mes grands-parents Blain à Saint Rémy .

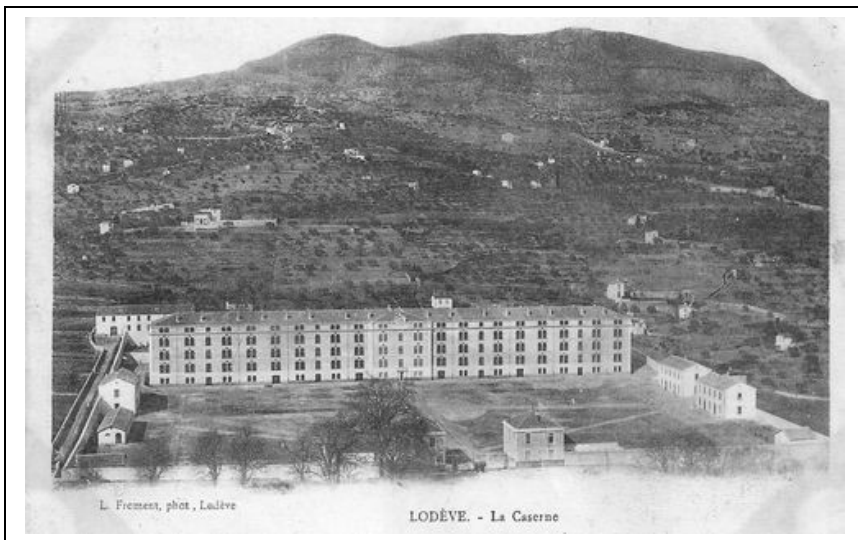
¹ - Trois.

² - *Il s'agit selon toute vraisemblance de la fille d'Etienne Fulcran Vitalis, qui épousa Jean Sartre en 1911 . [NDLR]*

³ - *Joseph de Berc, dont l'endurance à la marche était réputée, le conduisant ainsi à faire en 1899 l'aller et retour à pied de Lodève à Montpellier, soit 106 kms, en moins de 24 heures ! [NDLR]*

⁴ - Serre.

⁵ - Non, au Perthus seulement et c'était l'abbé Lucas qui venait dire la Messe.



La caserne du 142^{ème} RI au pied du plateau du Grézac

Quant à notre vie à nous, jeunes enfants, elle était pleine d'agrément. On ne parlait pas alors de cinéma, mais, avec nos nombreux cousins et cousines, les réunions, les amusements ne manquaient pas : visites réciproques, jeux dans les jardins de Bonne-Maman Lucien ou chez les Gaston, goûters chez les uns et les autres. Promenades au Parc ou sur des routes ; en hiver, lorsque l'Albigeois soufflait, nous dirigions nos pas vers le chemin de Grézac très abrité, nous pouvions y contempler l'école des tambours et des clairons du 142^{ème} d'Infanterie ¹.

Le Samedi-Saint, au moment du retour des cloches de Rome, on nous faisait chercher des œufs de Pâques dans le jardin des Gaston.

Quelques jours avant le Premier de l'An, nous allions contempler les jouets qui nous paraissaient alors merveilleux chez Jullian, au premier étage, ou chez Vivier.

Les petits artisans étaient alors nombreux : fabricants de corde à côté des Clermontois, encolleurs pour les usines sur le vieux chemin de Poujols.

Nous pouvions aussi admirer les pièces de drap, mises à sécher sur les rames, pièces de toutes les couleurs, blanches, rouges et toute la gamme des bleus. Comme elles étaient resplendissantes les rames des Vitalis, à l'embranchement de la route de Soubès et de Fozières, quelle joie pour les yeux !

Tout cela disparut un jour avec le progrès. Quel dommage !

Souvenir impérissable pour moi que les Premiers de l'An de mon enfance. Ce jour-là, la tradition était d'aller déjeuner chez ma grand-mère Lucien. On y arrivait bien avant le repas, car, étant la doyenne des Vitalis, tous ceux qui portaient ce nom, tous les proches parents se réunissaient chez elle.

Assise dans son fauteuil, au coin de la cheminée du Grand Salon, elle recevait avec beaucoup de dignité et de fierté les vœux qu'on venait lui offrir. Les Gaston Vitalis, les Alexandre, l'oncle Ernest, l'oncle Vincent, les Pierre Martin, les Louis Jourdan, les Etienne, les Georges Teisserenc et les Hubert Vitalis étaient présents. Elle offrait à chacun des pastilles de chocolat d'Aiguebelle ² et un verre de Porto de la cave de l'oncle Etienne ³. Puis ne restaient pour le repas que ses enfants et petits-enfants, avec de tradition l'oncle Vincent.

¹ - Je n'ai jamais vu ces amusements-ci !

² - et des marrons glacés.

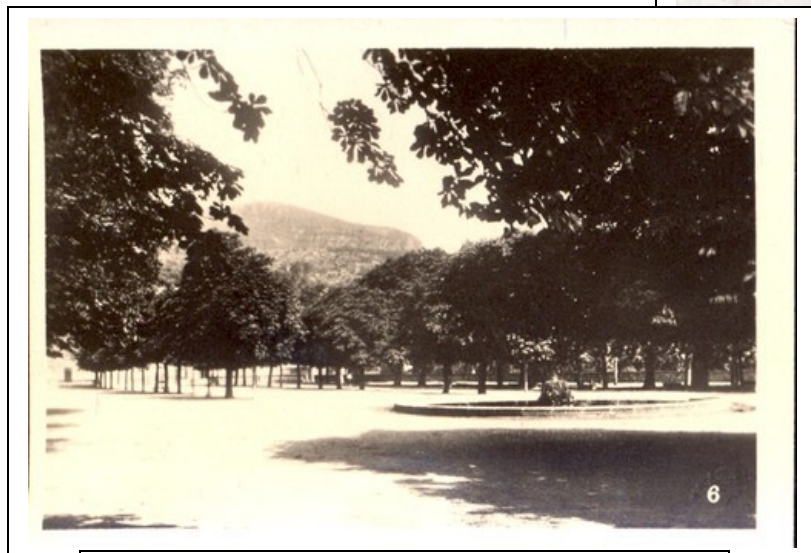
³ - Pas vrai ! C'était l'oncle Etienne qui prenait souvent celui de Bonne Maman.

Repas excellent, deux plats de viande, y compris la dinde rituelle, vins variés, champagne et pour terminer le Vacherin bourré de Chantilly ; nous ne manquions pas de nous emparer des rubans qui ornaient cette pièce et, légèrement surexcités, nous les mettions dans nos cheveux ou sur nos fronts. Au cours de ce repas, ma grand-mère se levait de table, sortait de la salle à manger pour revenir d'ailleurs de suite ; c'était une telle habitude chez elle que nous attendions tous ce moment-là. Quelle déception si elle avait failli à ce rite !

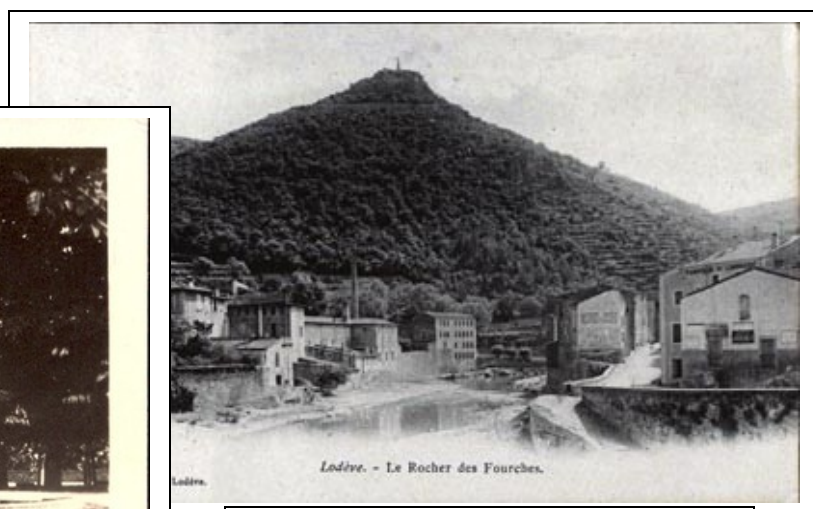
On passait ensuite au salon et, profitant de la conversation générale, nous allions ouvrir un certain placard où nous savions trouver l'arbre généalogique des Martin-Mylord ¹ dressé par Bonne-Maman ; nous y recherchions comment nous étions parents avec un aïeul ou une aïeule de Gustave Vergnes, notre valet de chambre. Dès que l'on s'apercevait de nos recherches, l'oncle Etienne, tante Georges ou mon père, parfois tous les trois, se précipitaient vers nous et nous confisquaient ce document bien indiscret ².

Les visites de famille du Premier de l'An ne pouvaient pas se faire dans une seule journée. Le cérémonial était chaque année le même, une liste était dressée avant de partir, il y avait une hiérarchie à respecter et il fallait, pour mener à bien ces visites, quatre ou cinq jours.

Le dimanche, nos parents allaient se promener à pied aux environs ; longues marches, tour du Pont de Celles, route de Soubès avec retour par l'ancien chemin de Poujols, route de Bédarieux, Montplaisir, Les Sollières, le Rocher des Fourches, Belbezet. Que d'endroits charmants il y avait ! Parfois nous allions écouter le concert donné sur le Parc par la musique militaire ³.



L'esplanade du parc, lieu des événements militaires et festifs locaux



Le rocher des Fourches

¹ - Voir en annexe le tableau généalogique n° 7 pour la proximité familiale des familles Vitalis et Martin-Milord.

² - Pas vrai !

³ - J'allais toujours au Parc.



Programme de la fête du Régiment – Juin 1897

PATRIE

PROGRAMME DE LA FÊTE

11 JUIN 1897
8 Heures du soir. — GRANDE RETRAITE AUX FLAMBEAUX.
12 JUIN
6 Heures du matin. — Réveil en Musique - Salves d'Artillerie.
7 Heures. — Concours de Tir au Stand - Assaut du Mur.
9 Heures. — Réunion du Régiment - Présentation des Drapeaux.

→ **FÊTE DE L'APRÈS-MIDI** ←

1^{RE} PARTIE

1^{re} 2 Heures. — Musique : *Mireille*, grande sélection.. GOUNOD
 2^e Fête Gymnastique..... { A. Boxe. C. Escrime.
 B. Bâton. D. Assouplissements.
 3^e Musique : *L'Arlésienne*, suites d'orchestre..... BIZET
 4^e Jeux..... { Confiture.
 Biscuit.
 Course en sac.
 5^e Jeux de la poêle et de la pipe.
 6^e Musique : *Guillaume Tell*, ouverture..... ROSSINI
 7^e Course en brouette.
 8^e Chasse à courre.
 9^e Musique : *España*, valse..... CHABRIER

2^{ME} PARTIE

GRANDE FÊTE FORAINE. — KERMESSE
 Mât de Cocagne. — Jeu du Baquet. — Jeu des Cruches.
 DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES
6 Heures. — RETRAITE.
 BANQUET DES SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS

→ **FÊTE DE NUIT** ←

Illuminations.

1^{RE} PARTIE

1^{re} *Marche du Régiment* ORPHEON
 2^e Monologue JANRION
 3^e Chansonnettes. GUILLAUMOU
 4^e Fantaisie sur *Faust*. ORCHESTRE
 5^e Monologue JANRION
 6^e *Les Zouaves français*. ORPHEON
 7^e Chansonnettes. GUILLAUMOU
 8^e *Gloire aux Enfants de la France* ORPHEON

2^{ME} PARTIE

TROMB-AL-CAZAR

Opérette-bouffe en 1 acte (OFFENBACH).

DISTRIBUTION :

Beaujolais. MM. DELORT | Ignace..... M. CANTAN
 Vert-Panné. GUILLAUMOU | Gigolette... M^{lle} GUÉRINETTE

RETRAITE.

La Première Communion faite le même jour par trois Vitalis à Saint Fulcrand ¹ fut une très belle cérémonie. Simone, Marie-Madeleine et moi, nés la même année, étions les héros de cette fête. A cette occasion, un grand déjeuner eut lieu chez nous, rue Fleury, réunissant les trois familles. Au dessert on servit des raisins servents conservés frais par ma mère grâce à un procédé qui lui avait été donné par Madame Puech. Nous prîmes une des bûches supportant les grappes et nous allâmes tous les trois la planter dans le petit jardin de la maison. Le morceau était tellement plein de sève, qu'il prit très bien et jusqu'en 1923, date de notre départ de cette maison, on pouvait voir la vigne qui s'était mise à grimper contre le mur.

Que de souvenirs sur ma jeunesse à Lodève !! Notre maison sur la place Saint Fulcrand, mes débuts à l'Ecole des Sœurs de Saint Vincent de Paul, située entre l'hôpital, au fond de l'impasse en face de la descente du Collège. Pendant plusieurs mois, je dus m'y rendre dans une petite charrette anglaise, tirée par un chien, à la suite d'une grave brûlure au genou droit, consécutive à une chute faite dans un feu de la Saint Jean, devant la maison de Monsieur Félix Jourdan. Puis on me mit chez les Frères des Ecoles Chrétiennes, où je ne tardais pas à jouer dans des pièces se passant au temps des Croisades, ma mère étant promue couturière de la troupe.

Acolyte à Saint Fulcrand, j'avais la spécialité de manier l'encensoir. Longues cérémonies de l'Avent et des prédications du Carême ; durant celles-ci, nous nous endormions dans le banc situé devant celui du Clergé. Cérémonies réglées par Monsieur l'Archiprêtre Camplo, au cours desquelles, rangés à l'intérieur du chœur, les acolytes tenant deux par deux des couronnes de buis les élevaient à bout de bras au chant de « Au ciel, au ciel ! ».

Pour certaines grandes fêtes, les Pénitents Bleus et Blancs venaient à Saint Fulcrand, revêtus de leurs amples vêtements blancs, à la ceinture de couleur et la tête couverte d'une coiffure en toile plissée, ayant une étrange ressemblance avec celle des Egyptiens, tels qu'on peut les voir sur les anciens monuments. A la main, ils tenaient un long bâton surmonté d'un insigne. Une des confréries possédait une Croix de procession en argent, très lourde (plus de 30 Kilos) vendue vers 1925 à une église du Canada ².

Pièces de patronage, jouées dans la salle de spectacle construite dans le jardin de la maison de Madame Saget. J'y tenais souvent le rôle principal et mes Cousines Gaston étaient parmi les plus enragées à l'applaudir. Un jour Marcelle s'était munie de fleurs d'hortensias. L'une d'elles n'arriva jamais sur la scène, sa course s'étant arrêtée sur la tonsure de Monsieur Camplo, à la grande joie de toute la salle.

Le plus ancien souvenir que je garde de ces représentations, c'est celle qui eut lieu dans la salle Saint Joseph du cloître ; le rôle de la Sainte Vierge y était tenu par Louissette, fille de notre marchande de lait.

L'inventaire des Eglises fut un événement important. Dès la veille au soir, les manifestants s'étaient enfermés dans la cathédrale et passèrent la nuit en prières. Au matin, pour pénétrer, il fallut faire enfoncer la porte donnant sur la place de la Mairie et, dans la matinée, je pus prendre un morceau de bois provenant de cette porte, je le conserve toujours précieusement.



¹ - L'orthographe utilisée ici est celle du document original, bien que celle courante à ce jour soit « Fulcran » [NDLR].

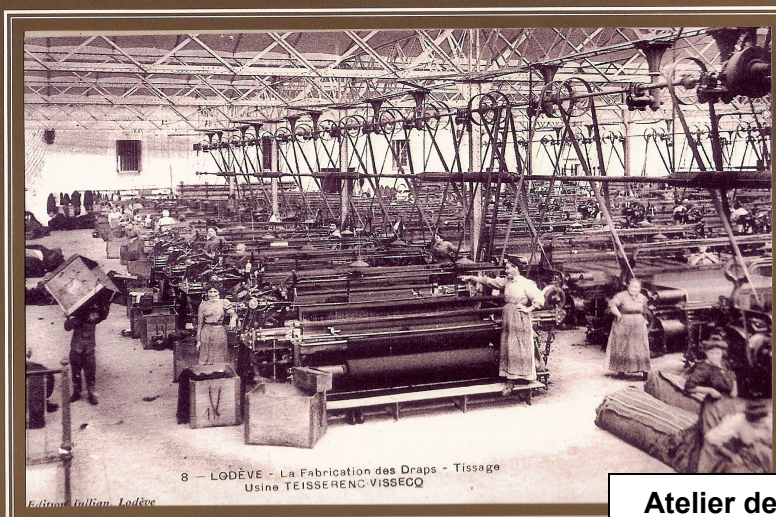
² - Pas vrai ! Elle est à St Fulcran dans la chapelle de St Fulcran.

Lors des travaux de démolition de la statue de la Vierge, nous ne manquions pas, enfants, d'aller tourner autour. Le nom de ceux qui, au Conseil Municipal, avaient voté pour était sur toutes les lèvres, en particulier celui du Bambane³. On prétendit même que l'ouvrier qui déboulonna la statue mourut dans l'année. Là aussi, je réussis à prendre une colonnette de pierre que je possède encore. Le monument démolit fut mis de côté et très longtemps après, à nouveau érigé, avec moins de hauteur, dans un terrain appartenant à Jeanne Teisserenc, face à la Tour.

L'incendie des usines Paul Teisserenc fut un événement important.

Manufacture de draps
Teisserenc et Harlachol
à Lodève

La foulerie



Atelier de tissage des usines
Teisserenc - Vissecq

³ - Nom non identifié [NDLR]

Qui se souvient encore à l'heure actuelle de cette disparition troublante et mystérieuse d'une jeune fille dans la grotte de Gériols à Montplaisir ?? Jeunes gens et jeunes filles étaient partis un dimanche pour aller goûter aux environs de la grotte, puis l'envie les prit de pénétrer dedans. Que se passa-t-il alors ?? On les vit revenir, sauf une jeune fille, à Lodève, essouffés, apeurés, pour venir chercher du secours ; ils racontèrent que, pendant la visite, une de leurs camarades avait disparu ; ils avaient vainement cherché dans les eaux du lac artificiel, leurs appels étaient restés sans réponse. Les secours s'organisèrent immédiatement, mais c'est en vain que les sauveteurs fouillèrent les moindres anfractuosités de la grotte, du lac et du petit cours d'eau : aucune trace de la disparue. La famille Leroy-Beaulieu, propriétaire du terrain, fit alors appel à un scaphandrier de Sète ; malgré les recherches les plus minutieuses, aucun corps ne fut retrouvé. On abandonna alors tout espoir et l'entrée de la grotte fut murée.

Mon père, quelques années avant, avait exploré Gériols avec son ami Joseph Vallot ¹ ; suivant leurs avis, il n'existait aucun siphon, aucun passage d'eau permettant de cacher un corps.



Joseph Vallot (1854 – 1925) faisant une observation astronomique depuis le refuge portant son nom près du sommet du Mont Blanc

Les avis étaient à l'époque très partagés, les uns, et ils étaient en majorité, penchaient pour la noyade accidentelle, les autres pour une fugue parfaitement orchestrée avec la complicité des autres jeunes gens et jeunes filles.

Au début de son mariage, ma mère eut à son service comme femme de chambre une des jeunes filles présentes à ce drame. Deux ou trois fois, au hasard de la conversation, ma mère voulut lui parler de cette histoire alors encore fraîchement présente dans tous les cerveaux. Chaque fois, elle reçut la réponse suivante : « Ah ! Madame, ne me parlez jamais de cela ». Plus personne ne parle maintenant de cette étrange histoire qui, à l'époque, passionna toute la région. Le mystère demeure toujours.

Parmi les cérémonies de tradition, il faut citer la Messe qui se disait chaque année à l'intention des usines Vitalis à la chapelle de la Salette ; tous nos parents et nous-mêmes y assistions ².

Messes aussi de la Croix-Rouge et du Souvenir Français ; cette dernière Société avait été fondée par l'oncle Etienne. C'est lui qui créa à Lodève le premier syndicat, obligatoire à l'époque, des usagers du téléphone, permettant ainsi l'installation des premiers appareils chez les particuliers.

Vers 1909, la Croix-Rouge organisa un grand bal avec cotillon sur la terrasse et dans les salles de l'Hôtel du Nord ; ce fut Madame Bassal et le lieutenant de la Cornillère qui conduisirent le cotillon ; beaucoup de personnes de Béziers et de Montpellier y assistèrent ³.

¹ - Né à Lodève, Joseph Vallot fut considéré comme un touche-à-tout de génie dans de multiples domaines scientifiques et technologiques, mais son nom reste principalement attaché à la connaissance scientifique du domaine montagnard en général, des Alpes françaises en particulier. [NDLR]

² - Je l'ignorais.

³ - Pas vrai : Oncle (ou Tante ?) Ernest venait de mourir.



actuellement

**L'hôtel du Nord à l'angle de
la place de la République et du boulevard
de la Liberté
(anciennement boulevard des Recollets)**

vers 1900

J'ai parlé des années de ma jeunesse à Lodève, je ne puis oublier tous ceux qui furent à cette époque mes amis et pour lesquels j'ai toujours une pensée : Jacques Vitalis, Robert Duval, Hubert Teisserenc, Henri Salses, Jean Witt, Tuloup, Charles et Jean Hébrard, devenu, à la suite de la très grave blessure reçue au débarquement des Dardanelles, Dom Fulcrand, des Bénédictins d'En-Calcat, aujourd'hui dans un monastère au Maroc. A tous, j'adresse un souvenir profondément ému.

Journées du dimanche à Greyzac, à la campagne des Jullian, menuisiers de la maison. Le père et le fils avaient leur atelier en face de la porte du cloître, puis dans la Grande Rue. Leur fille venait repasser à la maison, elle mourut jeune.



Cloître de la cathédrale Saint Fulcran

Pensées aussi pour nos nourrices, Virginie et Euphémie, pour Katty Kälin, Gustave Vergnes, Marie Cahuzac, Catherine Blanc, l'abbé Pincanon, Mademoiselle Monier, Mademoiselle Auer, en un mot pour tous ceux que j'ai bien connu durant mon jeune âge.

Nos parents aimaient les facéties. Lorsque les deux filles ¹ de mon oncle Pierre Martin étaient encore célibataires, bien que n'ayant l'une et l'autre rien d'un prix de beauté, elles s'étaient mises dans la tête que de jeunes officiers leur coulaient de langoureux regards ! Cela arriva jusqu'aux oreilles des Gaston et de mes parents. Sachant que, tel jour, elles devaient aller en famille au Mas de Meyrou, ils louèrent chez Priou une voiture, avec défense absolue de dire qui se trouvait dedans, et, munis de dominos et de masques, ils allèrent les attendre à l'embranchement de la route des Plans. Lorsque la voiture des Pierre Martin arriva à leur hauteur, les quatre occupants du « locati » de Priou envoyèrent des multitudes de baisers vers les jeunes Martin. Grande joie de ces dernières, de plus en plus persuadées qu'on leur faisait une cour de moins en moins discrète. Leur père essaya, mais en vain, de savoir le nom des occupants de la voiture. S'il avait su que son propre neveu y était ² !!

Charles Soudan ayant, un lundi de Pâques, retiré Madame Auguste Bousquet d'un ruisseau à Gourgas, on lui décerna un magnifique diplôme avec médaille et pose générale devant l'objectif, avec comme décor, la serre vitrée des Gaston.

Les jours et les heures passaient agréablement, on était alors bien loin des soucis des années à venir.

Le grand événement de la semaine était la Messe de 11 heures et demi à Saint Fulcrand ; il était de bon ton d'y aller, même pour certains paroissiens de Saint Pierre, et, à la sortie, sur la place, on se congratulait, on discutait sur les derniers potins de la ville ; les Alexandre, les Gaston, les Paul Teisserenc, les Vallat, les Bousquet, les Soudan, les Martin ³, mes parents, quelques ménages d'officiers formaient un cercle très mondain.

Il faut aussi mentionner les fêtes des Sociétés : maçons, menuisiers, serruriers, annoncées quelques jours avant par des affiches collées sur les murs de la ville et portant les attributs de ces corps de métiers ; une messe était dite, soit à Saint Fulcrand, soit à Saint Pierre.

Les membres de la Société des anciens militaires passaient chez les particuliers, voûtés, cassés, chenus, les cheveux blancs ; ils portaient des uniformes datant des guerres de Crimée, d'Italie, du Mexique ou de la campagne d'Afrique ; mes yeux d'enfant étaient éblouis par toutes ces couleurs vives.

Les batailles de serpenteaux se livraient le soir durant les jours gras sur la Grande Place et le boulevard des Recollets. Il y avait de véritables spécialistes de ces jeux qui causaient souvent des accidents graves. Les serpenteaux étaient fabriqués par les amateurs et c'était à celui qui confectionnerait les plus gros. On les lançait d'un bout de la place à l'autre ; il fallait avoir le sang-froid de ne pas bouger, car, si on se mettait à courir, les serpenteaux attirés par le déplacement d'air suivaient la personne et éclataient sous les pieds de l'imprudent.

¹ - *Il s'agit selon toute vraisemblance de Gabrielle et de Marie, qui épousèrent Fernand Lacroix et Louis Jourdan.*
[NDLR]

² - Je l'ai toujours ignoré et pense que ce n'est pas vrai !

³ - *Ce nom a été barré sur l'exemplaire transcrit* ! [NDLR]



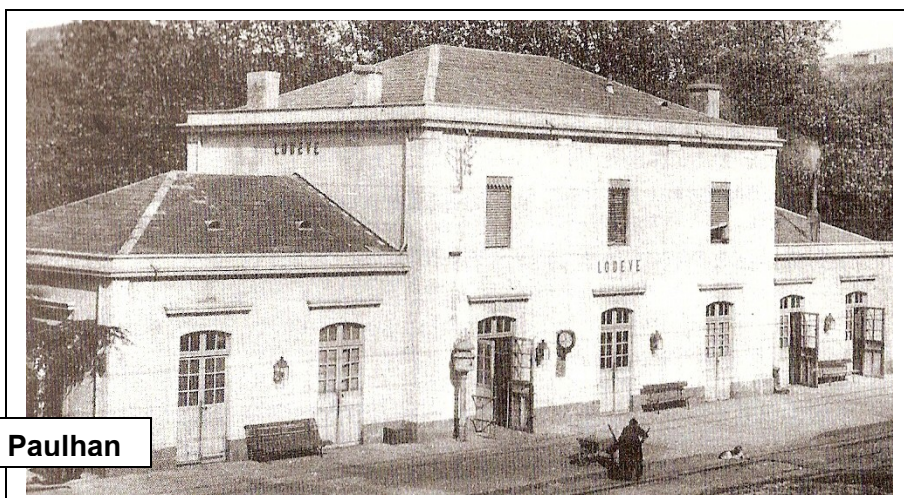
**Le boulevard des Recollets
à hauteur du café des Colonnes**

Le Carnaval était très suivi par la classe ouvrière ; le dernier soir, sur les Recollets, le déguisement consistait en une chemise de femme, blanche, longue ; les hommes munis de soufflets se précipitaient vers les femmes, soulevaient les chemises et ...jouaient de l'instrument, en déchaînant les rires.

Pendant l'hiver, les boulangers-pâtisseries fabriquaient le gâteau de graisse, spécialité bien lodévoise ; pendant longtemps, je crus que c'était le gâteau de Grèce ! Fait de pâte feuilletée, imbibé, imprégné, saturé de graisse, il était terriblement indigeste et devait se manger chaud. La recette avait été apportée par des réfugiés polonais venus, comme la famille Kawalerski, demander asile à Lodève lors des persécutions contre ce pays ¹ .

Circuler le soir dans les rues mal éclairées de la ville était expédition bien dangereuse. Dès 10 heures, les réverbères étaient presque tous éteints par mesure d'économie et il n'était pas rare pour le promeneur attardé de recevoir sur la tête le contenu d'un pot de chambre. Une Sœur de Saint Vincent de Paul, rentrant à l'hôpital, reçut tout dans sa cornette et dut transporter le tout jusqu'à l'hospice. Aussi était-il recommandé de signaler son passage en faisant le plus de bruit possible.

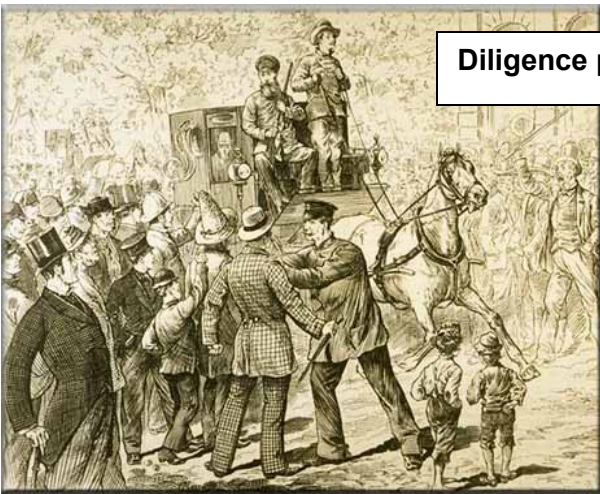
Tous les soirs, on pouvait entendre passer dans l'avenue de Fumel les diligences de Reveillou qui faisaient le service, l'une du Caylar, l'autre de Saint Pierre de la Fage ; elles partaient après l'arrivée du train, elles étaient peintes en jaune, les grelots des chevaux s'entendaient de loin et deux lanternes essayaient, mais en vain, d'éclairer la route.



La gare du chemin de fer de Lodève à Paulhan

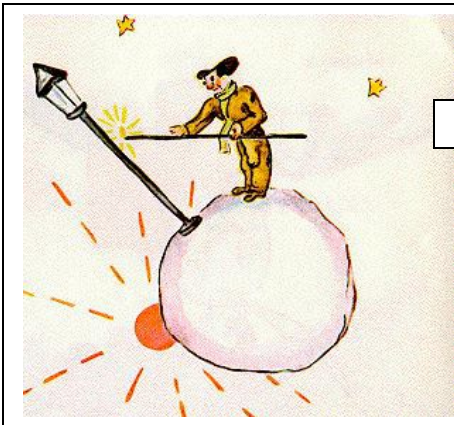
¹ - Non, il se fait partout dans le Midi !

Diligence pour le transport des voyageurs en France vers 1900



Puis vinrent les premiers autocars, les diligences elles aussi disparurent, victimes du progrès. Vers 1924-1925, je retrouvais un soir à Montpellier Reveillou en habit, faisant fonction de Maître d'hôtel chez son gendre Couffinal, qui tenait à l'époque, à Montpellier, un restaurant ouvert toute la nuit, situé à droite sur la place, en sortant de la gare. Nous évoquâmes l'époque où, conduisant lui-même une diligence, il s'enfonçait dans la nuit glaciale d'hiver en direction du Larzac.

Image de l'allumeur de réverbères, passant dans les rues à une allure rapide, portant sur son épaule une longue perche au sommet de laquelle vacillait une lueur jaunâtre ; il allait d'un bec de gaz à l'autre, introduisait l'extrémité de sa perche dans la lanterne, appuyait sur une poire en caoutchouc ; le manchon s'éclairait et il repartait vers le bec suivant.



L'allumeur de réverbères (d'après « Le petit prince »)

Dans ma prime jeunesse, je me souviens fort bien des sapeurs qui précédaient le régiment lorsqu'il défilait pour une revue ou sur les Boulevards. Ils avaient une barbe magnifique, portaient une grosse hache sur l'épaule et un tablier en peau blanche sur le ventre.

Les ordonnances, eux, avaient un uniforme particulier¹ et étaient coiffés d'une casquette plate. Tout cela n'existe plus depuis longtemps².

Plusieurs fois par jour, une vieille femme, portant un grand tablier blanc, un panier d'osier plat et long à son bras et chargé de gâteaux, passait dans les principales rues de la ville en criant : « A la coque, à la coque !! ». Elle vendait aussi sur le Parc et aux soldats sur le terrain de manœuvres voisin.

Le marchand d'oublis³ était aussi une vieille figure de Lodève, avec sa boîte longue et ronde, surmontée d'une roulette au bruit aigu.



Marchand d'oublis (19^{ème} siècle)

Durant de longues années, pendant l'hiver

¹ - Peut-être sous Louis XIV ou sous le 1^{er} Empire.

² - Pas vrai ! Peut-être il y a 300 ans !

les Bonave, forains, marchands de bonbons, venaient s'installer sur la Grande Place ; leur baraque se nommait : « Aux Berlingots d'Aix en Othe ». Ils finirent par se fixer à Rodez. Durant un de leurs séjours, leur fille se maria avec le fils d'un propriétaire de cirque. C'est chez Bonave, dont nous étions d'assidus clients, que j'ai goûté pour la première fois les Nonettes de Dijon ; elles nous semblaient être un délice.

Comme nous paraissions alors artistiques les contorsions exécutées par une Loïe Fuller¹ d'occasion, dans une cage pleine de fauves d'une petite ménagerie installée sur la Place.

La roue (Loïe Fuller) – Toulouse-Lautrec (ca 1895)

Les premières séances de cinéma que je vis furent données dans une baraque qui venait passer un ou deux mois sur la Place ; l'électricité était produite par un moteur marchant au gaz de ville. Un dimanche, à la sortie de la Messe de 11 heures et demi, ils prirent des vues et, quelques jours

après, projetèrent cette bande sur leur écran ; les séances connurent un grand succès. Mon père voulut leur acheter la pellicule, ils refusèrent et ce fut bien dommage ; comme il aurait été curieux de revoir bien des années après les costumes de l'époque et des personnes bien connues !

La Place
(Place de la
République)
-
Centre
névralgique
de Lodève



Vers 1923, lors de l'aménagement de la Place, les ouvriers se trouvèrent en présence d'un très gros tuyau de plomb ; ils se demandèrent à quoi il avait pu servir ; personne ne se souvenait de ce bien modeste cinéma ambulante.

³ - Même si l'habitude a été prise de consacrer cette orthographe, il convient de parler « d'oublies » avec deux sens possibles : soit une pâtisserie mince roulée en forme de cylindre ou de cornet, soit des morceaux de biscuits cassés que les apprentis mitrons étaient autorisés à vendre sur la voie publique pour leur propre compte ! [NDLR]

¹ - Danseuse américaine venue à Paris vers 1894 pour débiter aux Folies Bergère, très prisée de l'avant-garde artistique symboliste de l'époque. A été le thème d'un tableau de Toulouse-Lautrec (v. 1895). Décédée à Paris le 1^{er} janvier 1928. [NDLR]

Nous attendions tous avec impatience la foire de la Saint Fulcrand ; l'arrivée des baraques était pour nous un événement important. Le lundi, nous ne manquions pas d'aller au Parc acheter de petits ustensiles de cuisine en terre cuite, les Tarailles, qui nous servaient ensuite pour nos amusements. La grande procession des reliques du Saint si cher au cœur du Lodévois ne se faisait plus ; cette belle manifestation a été reprise ces dernières années et attire toujours une foule de pèlerins.

Figure bien lodévoise que celle de Fourès, né d'une très bonne famille, mais devenu un peu clochard. Il avait une très belle tête, une barbe blanche imposante dans laquelle il passait sans arrêt ses doigts ; il se promenait toute la journée dans les rues, prononçait des grands discours non démunis d'ailleurs d'un solide bon sens, dans lesquels il vitupérait déjà contre le Gouvernement.

Le chantre de Saint Fulcrand portait le sobriquet du Tougne ; je n'ai jamais su d'ailleurs son vrai nom ; il avait une voix grave, pas très juste. Vêtu d'une robe blanche, avec ceinture de couleur, il officiait avec un aide derrière le très beau lutrin du chœur.

Tous les dimanches, pour la Grand-Messe, le Suisse venait en tête du cortège des Prêtres et des acolytes ; il avait un costume superbe, un bicorne à plumes blanches, l'épée au côté, la hallebarde sur l'épaule. Il exerçait la profession de cordonnier, son échoppe se trouvait du côté de la descente du Barry.

Les orgues furent tenues pendant longtemps par Privat, sorte de bohème aux longs cheveux, toujours malpropre, dégoûtant, sentant mauvais, mais qui était, quand il le voulait bien, un excellent organiste.

Puis ce fut Mademoiselle Vivier, fille aînée de cette famille dont le magasin de nouveautés, mercerie, jouets, se trouvait à droite en descendant les Recollets ; elle épousa par la suite Baduel, épicier en gros. Elle était grande, maigre, très maniérée ; elle avait une sœur plus jeune qui mourut vers 22 ans.



Buffet d'orgue de la cathédrale Saint Fulcran

Devic, coiffeur, avait son magasin au coin de la rue du Marché et des Recollets, dans la maison des Ollivier. Grand, maigre, il venait tous les matins raser mon père ; il le mettait au courant de tous les potins de Lodève. Il avait un fils, plus grand et plus maigre que lui, qui délaissa le magasin paternel, entra aux Chemins de fer de l'Hérault et finit chef de gare de la gare de Palavas à Montpellier.



Le train de Montbellier à Palavas en gare de Lattes (ca. 1900)

Martel, horloger-bijoutier, était lui aussi grand et maigre ; son magasin se trouvait sur les Recollets, à côté du Café des Colonnes. A jour fixe, toutes les semaines, il passait chez les clients avec lesquels il avait un abonnement pour remonter et remettre à l'heure les pendules et les horloges !!

Michel, dit Michelou, marchand d'étoffes, était petit, bossu, et avait une vraie tête de faune ; en parlant avec son défaut de langue, il postillonnait sans cesse. Il était très porté vers le sexe faible malgré sa laideur ; les mauvais tours que ses amis lui jouaient faisaient bien rire les gens. Son premier magasin était situé dans la rue Fleury à gauche, presque sur la place des Quatre Jets ; il fit par la suite bâtir une maison sur les Recollets, au coin de la rue menant à la Poste.

Lodève, autour de l'année 1900, était très agitée par les luttes politiques entre la famille Leroy-Beaulieu, la Mairie et Pelisse, le député d'alors ¹. La Municipalité dirigée par Railhac truquait le dépouillement des élections. Il avait acquis en cela une étonnante dextérité et tous les concurrents ennemis étaient systématiquement volés. Il était sans pareil pour découper en quatre coups de couteau un lièvre piqué sur une fourchette.

La police était faite alors par deux agents, Cournet et Froumesolle ; armés d'une canne, ils passaient leurs journées dans les divers cafés de la ville. Cournet, entièrement dévoué au Maire, n'hésita pas, lors d'une manifestation ², à dire que l'oncle Gaston, Messieurs Paul Teisserenc et Joseph Lacas avaient poussé des cris séditieux. Ils furent poursuivis, traduits devant la justice et condamnés tout trois à 24 heures de prison. Ils purgèrent leur peine à Lodève ; leur sortie fut triomphale. Durant ces 24 heures, leur nourriture fut sérieusement améliorée par les poulets et pâtés de foie gras que leur firent parvenir leurs familles. Jusqu'à la mort de Monsieur Lacas, on pouvait voir dans son salon un cadre vitré contenant un morceau de pain grossier et gris provenant de son incarcération. Avec un très grand sérieux, il assurait s'être nourri de ce pain durant sa détention.

Lors des élections municipales ou autres, une fois les résultats connus, un cortège se formait dans la cour de la Mairie et parcourait la ville, criant, chantant ; les plus excités, ou ceux qui avaient été payés pour, portaient au bout de bâtons des pardessus, des vestes, des balais et scandaient : « La balatge, la balatge ³ ! ».

Peut-être plus que dans d'autres villes, il y eut de tout temps des gens un peu extraordinaires à Lodève. Parmi ceux dont j'ai entendu parler, figure Alipe Giraud, dit le Lapin Blanc. Après avoir habité Lodève, il était parti du côté de Toulouse. Mais, chaque année, il ne manquait pas de revenir, arrivait

¹ - Paul Louis Pelisse, député de la circonscription de Lodève de 1906 à 1910 et de 1910 à 1914.[NDLR]

² - Pour Leroy-Beaulieu !

³ - De Mr Leroy-beaulieu !

- Ce mot pourrait venir du mot occitan « Balatgièr » qui signifie « Balayures ».[NDLR]

par le dernier train, déambulait durant toute la nuit dans les rues, revoyait tous les endroits fréquentés jadis par lui, puis le premier train le ramenait vers sa nouvelle résidence ¹.

A la Défriche, propriété voisine d'Olmet, vers l'année 1870, la famille Lagare conservait dans de l'alcool les corps de Toto et Zizi, frère et sœur ². Au bout de quelques années, on les obligea à les enterrer.

Justin André, originaire de La Canourgue, en Lozère, élève de Polytechnique, fut renvoyé de cette école à la suite de la manifestation faite lors des funérailles du Général Lamarque ³. Il s'engagea alors dans l'armée turque, mais, n'ayant jamais été payé, revint à Lodève où on l'appelait Justin Pacha. Il habitait La Dalmerie, hameau voisin de Joncels ; de là, il partait pour Paris, accomplissant le trajet, soit à pied, soit en se faisant véhiculer. Il emportait un bibelot à vendre et descendait dans la capitale à l'hôtel Sainte Marie, rue de Rivoli, hôtel tenu par une personne de La Canourgue ; la chambre lui était comptée 50 centimes. Il buvait aux fontaines Wallace et mangeait aux Halles au restaurant « Au hasard de la fourchette » ; pour deux sous, on puisait dans la marmite, les cuillères et les fourchettes étaient attachées à la table. Il revenait une fois ses ressources épuisées. Il avait inventé le stylo réservoir et le dock flottant. Mais sa renommée, il la devait à un essai d'envol effectué du balcon de sa maison, actuellement Hôtel des Postes. Il avait construit un système d'ailerons entoilés, à la carcasse de fer ; elle étaient mues par ses bras. Mon père me racontait avoir vu vers 1900, dans une remise voisine de la maison Gabriel Jourdan, les débris de cette machine. L'expérience n'eut pas de lendemain.



Général Lamarque (1770 – 1832)

Justin ⁴ André était propriétaire d'Engayresque, ainsi nommé en souvenir d'un petit hameau de l'Aveyron ⁵, dépendant de Verrières, commune au Nord-Ouest de Millau. Pendant l'été, il allait passer



Le viaduc de Millau en arrivant du Nord depuis Séverac



La halte SNCF d'Engayresque entre Séverac et Millau

¹ - Je le connaissais, ce n'est pas vrai ! Il habitait Toulouse et n'est jamais revenu à Lodève !

² - Non, mari et femme (Mr et Mme Lagare).

³ - *Officier sous la Révolution, puis général bonapartiste, Jean-Maximilien Lamarque devint ensuite libéral et opposant à la monarchie de juillet en 1830. Ses obsèques le 5 juin 1832 furent le prétexte d'une insurrection républicaine durement réprimée et décrite de façon romanesque par Victor Hugo dans « Les misérables ».* [NDLR]

⁴ - Prénom barré et remplacé par celui de « Jules »[NDLR].

⁵ - Il est probable qu'il s'agit du hameau d'Engayresque, situé au col du même nom sur la RN 9 et l'A 75, d'où l'on bénéficie de l'une des plus jolies vues sur le viaduc de Millau dans le lointain, ressemblant à des voiliers voguant sur les Causses ? [NDLR]

le samedi et le dimanche au Perthus ¹, il y faisait sa correspondance, écrivait beaucoup aux députés et leur donnait des conseils, puis remettait les lettres à Yvonne et Madeleine, pour qu'elles les donnent au facteur qui déjeunait chaque jour au Perthus. Il ne les affranchissait pas. Il se rendait également chez les Fournier et se livrait à la même comédie.

Le docteur Kawalerski, dont les parents étaient venus à Lodève comme réfugiés polonais, était de taille moyenne, avait une belle tête auréolée de cheveux blancs, le regard très clair et très doux derrière ses lorgnons, les jambes arquées, la démarche un peu dansante ; il était pour ses clients et pour nous en particulier un ami. Tous les matins ², quelque temps qu'il fasse, il se rendait à son jardin, étroite bande de terre située entre la Lergue et la route de Clermont, et sciait sa provision de bois, disant que cela lui faisait le plus grand bien. A la belle saison, il bêchait la terre.

La famille Jourdan avait la manie des WC. Lorsque nous louâmes à Gabriel sa maison de la rue Fleury, nous y trouvâmes un nombre extraordinaire de ces commodités : 12 ou 15 ; il y en avait même une dans leur salle à manger, cela formait un renflement dans la pièce et il fallait monter 3 ou 4 marches pour y accéder. Le père de Gabriel Jourdan possédait le Mas de Jourde ³ sur le Larzac ; étant malade en plein hiver, il fit venir le médecin du Caylar, qui s'y rendit à cheval ; la visite terminée, ce dernier demanda la permission de chasser, ce qui lui fut accordé, mais Monsieur Jourdan fit appeler son garde-chasse et lui donna ordre de dresser procès-verbal au Docteur, ce qui fut fait !!

Les Soudan étaient connus pour leur excellent appétit. Tous les jours, ils montaient en voiture à leur usine du Pont de Celles ; vers les 10 heures, ils se dirigeaient à pied vers leur petite campagne, l'Immeuble, et là, sans doute fatigués et mis en goût par les 200 mètres faits à pied, ils prenaient un solide petit déjeuner : pâté en croûte, rillettes de Tours, etc, etc . Ils étaient tous d'un poids respectable. Charles Soudan, lors de sa mort, pesait dans les 200 kilos et, lorsqu'on ramena son corps à Lodève (il était mort à Toulouse), le cercueil ne put être placé sur le corbillard ; on dut le mettre sur un char servant au transport des colis de la gare. A la mort d'un des Messieurs Soudan, habitant sur les Recollets ⁴, dans la maison achetée ensuite par le Docteur Martin, les héritiers n'arrivaient pas à s'entendre pour partager le tapis de l'escalier, celui allant du rez de chaussée au premier étage étant plus usé que celui menant au second et au troisième. Une solution à la Salomon fut enfin trouvée après beaucoup de discussions : le tapis fut partagé par le milieu ⁵.

Monsieur et Madame de Ledinghem habitèrent d'abord à Lodève, puis à Montpellier ; excellents amis de mes parents, ils étaient tous deux bien amusants. Madame de Ledinghem tenait absolument à me marier : elle croyait, à tort ou à raison, que certaine mère de famille de Lodève avait des vues sur moi pour une de ses filles, dont j'étais un ami d'enfance ; s'adressant un jour à une de mes tantes, elle lui dit, avec cet accent particulier, qui la faisait appuyer fortement sur certaines syllabes : « Ma chère, Madame X...elle est fine, fine, elle veut marier sa fille avec Maurice ».

Ayant fait absorber à son mari 30 à 40 gouttes d'un médicament qu'elle prenait pour son retour d'âge, alors que la dose n'était que de 5 à 10 gouttes, et croyant l'avoir empoisonné, elle ne cessait de lui dire : « Gaby, fais ton acte de contrition, tu vas mourir ! ». Etant de passage à Lodève, elle arrive en coup de vent chez mon père, lui demandant de la faire conduire de suite à Montpellier, sa mère étant morte ; mon père lui fait ses condoléances, cherche à la calmer, puis s'inquiète de savoir de quoi elle était morte et comment elle avait été avertie. « Il y a eu un feu de cheminée chez elle, elle me l'a téléphoné ! ». Il fut difficile à mon père de lui faire comprendre la vérité.

¹ - C'est Justin qui venait au Perthus et non Jules, cousin germain de Mr Fournier qui lui a laissé Engayresque et le Chalet.

² - *Mot barré et remplacé par « après-midis » [NDLR].*

³ - *Je n'ai pas réussi à localiser ce Mas sur la carte IGN [NDLR].*

⁴ - Les parents Soudan habitaient sur la Grand Place.

⁵ - C'est faux ! C'était la maison d'Auguste Soudan, père d'Inès Coste et de Charles Jourdan, à Soubès.

Monsieur de Ledinghem venait chaque semaine à Lodève pour surveiller les vignes de la propriété de sa femme, sur la route du Puech. Il prenait tous ses repas à la maison ; son appétit était terrible ; il adorait le gigot de mouton et en prenait 4 ou 5 tranches la première fois et autant la seconde, même au repas du soir.

A la veille de sa mort, recevant mon père qui essayait de le reconforter, il lui fit cette réponse : « Vois-tu, Hubert, je sais ce que j'ai : 2 ou 3 hectolitres de trop d'alcool dans le corps ! » Il buvait surtout du vin. Etant sur son lit de mort, sa femme, le regardant longuement, dit à mes parents : « N'est-ce pas qu'il est beau, il a l'air d'un marquis ! ». D'une très vieille famille noble originaire de Calais, il s'appelait Marquis de Ledinghem, de Letagnan, de Plantavit¹, de la Pause de Margon .

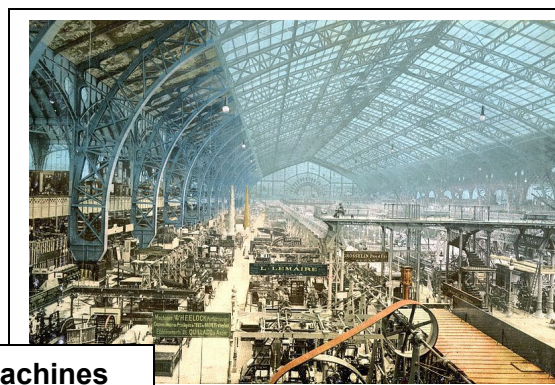
Je ne puis oublier parmi les personnes dont j'ai gardé un vif souvenir le comptable de l'usine Vitalis, Monsieur Hugounencq, charmant homme qui aimait beaucoup les enfants de ses patrons ; il habitait avec une nièce une petite maison dans la rue longeant la Sous-Préfecture. Chaque année, pour le Premier de l'An, il n'oubliait pas de nous faire un cadeau et nous offrait toujours un goûter. Il est mort il y a bien longtemps, mais sa silhouette est restée gravée en moi : petit, bossu, une barbiche et, sur son nez assez fort, un lorgnon qui tremblait sans cesse.

Monsieur Albin Hébrard, Notaire, était un savant et un homme fort distingué. J'étais un ami de ses deux fils, surtout de Jean du même âge que moi. Avec lui et son frère Charles, nous faisons dans leur grenier, avec de vieilles caisses et des cartons, des constructions qui nous paraissent superbes. Le jeudi, j'allais souvent goûter chez eux. Charles fut tué à la guerre et Jean, après son amputation, se fit Prêtre, puis Bénédictin. Les Hébrard avaient une campagne, Fontbonne, sur le petit chemin au dessus de la route du Perthus ; nous allions nous y amuser bien souvent.

Monsieur Joseph Granier, Notaire, était avec sa femme de grands amis de mes parents. Durant la guerre, Madame Granier et ma mère se dévouèrent de tout leur cœur pour donner leurs soins aux malades et blessés de l'Hôpital Auxiliaire n° 25 de la Croix-Rouge, installé dans l'usine Vitalis du Pont de Celles. J'étais très lié avec leurs filles Gabrielle et Jeanne. Leur propriété de Belbezet, d'où l'on avait une fort belle vue sur Lodève et la vallée de la Soulondre, était pour nous un but de promenade et un endroit rêvé pour y goûter.

Monsieur Granier racontait que son grand-père était un grand ami de mon arrière grand-père Vitalis ; il allait passer la soirée chez lui avec sa famille et n'en repartait que lorsqu'il entendait sonner les « 24 coups de Minuit ». Cette phrase mérite une explication. Mon arrière grand-père, Maître de Poste, habitait alors sa maison de la Grande Rue, actuellement maison Rouis-Palloc, à peu près à égale distance entre Saint Fulcrand et Saint Pierre. Il en partait après avoir entendu sonner les deux horloges.

Monsieur Ernest Puech avait eu une importante fabrique de drap, associé avec Messieurs Barbot et Fournier, achetée par la suite par les Vitalis et située sur la route de Soubès ², l'usine Puech. Très hardi dans ses entreprises et l'esprit très porté vers la modernisation du matériel, il avait acheté et fait installer dans cette usine la machine à vapeur ayant servi lors de l'Exposition Universelle de 1889 à faire mouvoir le matériel exposé dans la Galerie des Machines.



Exposition universelle de 1889 – La galerie des machines

¹ - *Hasard d'homonymie ou réelle relation familiale, ce nom est aussi celui du 77^{ème} évêque de Lodève de 1725 à 1751, Jean VI de Plantavit de la Pause. [NDLR]*

² - L'usine Barbot et Fournier était sur la route de Bédarieux et Montplaisir.

Plus tard, les Vitalis, qui utilisaient cet immense bâtiment seulement pour leurs foulons, mirent à la disposition de la Badische Anilin plusieurs chaudrons de teinture. Des essais furent dirigés par un chimiste français, Chaumat. Cela dura bien 3 ans, puis, un jour, les Vitalis reçurent la visite d'un des dirigeants de cette grosse firme allemande, venu les remercier de leur amabilité et leur annoncer que les essais avaient abouti à la mise au point de l'indigo synthétique, dont la formule avait été trouvée par Monsieur Chaumat, qui, avant de la proposer à la Badische, avait essuyé plusieurs refus de maisons françaises. Plus tard, Monsieur Chaumat revint dans la région, créa une usine de produits chimiques à Saint Affrique et vint terminer ses jours à Montpellier dans une villa avenue Chancel. Monsieur Puech, président de la Fabrique de Saint Fulcrand, offrait chaque année un repas chez lui lors de la venue de Monseigneur de Cabrières, en tournée de confirmation. Lors de l'un de ces déjeuners, Monsieur Puech discutait depuis un moment avec Monseigneur, lorsqu'on l'entendit s'écrier : « Mais, nom de Dieu, Monseigneur, il y a une heure que je me tue à vous l'expliquer ! ». Et Monseigneur de sourire !

Madame Puech était, elle, présidente du Comité des Ecoles Libres et ma mère, trésorière. Lorsque ma mère allait la voir, si Madame Puech lui disait : « Madame », elle était dans un mauvais jour, si c'était : « Louise », cela allait déjà mieux et, si elle lui disait : « Louissette », tout allait bien.

Madame Justin Teisserenc, excellente personne, très dévouée, très charitable, transforma durant la guerre son appartement de la place de la Vierge en hôpital pour sous-officiers. Ayant un faible pour la médecine, elle demandait chaque jour au Major qui s'appêtait à faire les pansements : « Docteur, avez-vous les mains stériles ? ». Si le Docteur lui demandait comment elle avait pris la température, elle répondait : « Dans le duodenum, Docteur !! ».

Durant les hivers 1912 et 1913, tous les dimanches après-midi, elle recevait chez elle des jeunes filles et des jeunes gens de Lodève, ainsi que certains officiers. Elle offrait un goûter très copieux : thé, chocolat au lait, brioches, petits fours. Elle-même jouait du piano et nous dansions : valse, polka, pas des patineurs, etc, etc.

Monsieur Henri Nouguier, banquier à Lodève, était le type parfait du vieux beau, d'une tenue toujours impeccable, ganté, la chevelure cosmétiquée, séparée par une raie médiane tirée au cordeau. Lorsqu'il ôtait son chapeau pour saluer, il le soulevait des deux mains afin de ne pas déranger l'ordre de ses cheveux. C'était un grand ami de mon père.

Après avoir vendu sa banque, il allait passer l'hiver à Nice ; à l'entendre, il y menait une vraie vie de débauche : femmes, dîners fins, théâtre tous les soirs, salles de jeux ; la réalité était tout autre.

Il était resté conseiller financier de Madame Caisso, de Montpellier, qui le consultait avant toute opération financière. Un jour, de Montpellier, je fis partir à son adresse à Lodève un télégramme ainsi libellé : « Puis-je acheter Chalets de nécessité ? », valeur qui, à l'époque, avait une grosse cote en Bourse. Or, le lendemain, mes parents, qui n'étaient pas au courant de ma facétie, se trouvaient pour déjeuner à la Brasserie Moderne, lorsqu'ils virent arriver Monsieur Nouguier, l'air très soucieux ; il se mit à côté d'eux et, dans le cours de la conversation, dit être appelé par Madame Caisso, qui désirait avoir un renseignement d'ordre particulier. Le soir, revenus à Lodève, ils me racontèrent leur rencontre ; je ne pus m'empêcher de partir d'un grand éclat de rire, qui se communiqua à mes parents, une fois mis au courant de ma dépêche.

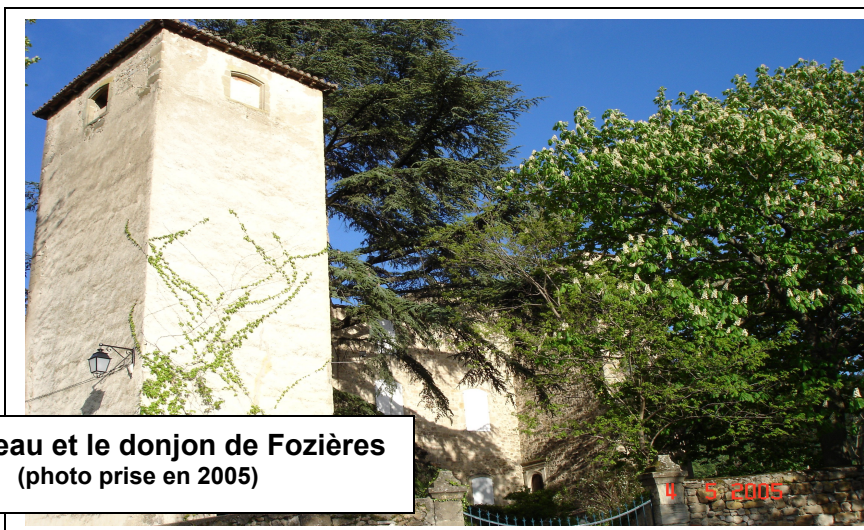
Il fut parmi les premiers à avoir une auto à Lodève. Certain jour, parti avec mon père à 6 heures du matin pour Saint Rémy avec sa voiture, une Prunelle, tous deux se trouvaient à 8 heures du soir à Lunel qu'ils ne purent jamais dépasser.

Monsieur Prosper Ollivier était en 1914 Directeur du Crédit Foncier à Lille ; il se replia à Lodève et mit de suite son activité débordante à la disposition des diverses œuvres de guerre. Il adorait faire des discours. Convoqué devant un Conseil de réforme à cause de sa très mauvaise vue, il fut maintenu réformé. Entendant cela, quoique paré de sa seule nudité, il se lança dans un grand discours

patriotique, assurant qu'il pouvait encore rendre des services. Les membres du Conseil furent tous pris d'une crise de rire, jusqu'au moment où le Sous-Préfet lui déclara : « Monsieur Ollivier, dans votre tenue, vous allez prendre mal ! ». Il s'éclipsa pour aller se vêtir.

Louis Jourdan, avocat, était connu de tous à Lodève. Il avait une véritable passion pour l'art héraldique, où il était de première force ; sa mémoire lui permettait de citer des quantités de blasons . Il ne manquait jamais un enterrement à Lodève, comptait le temps durant lequel les gens défilaient devant la famille, ce qui lui permettait de dire qu'à tel convoi funèbre, il y avait eu plus de monde qu'à tel autre. Ses plaidoiries amusaient bien les habitués du Tribunal. Plaidant un jour pour un bohémien, dans un beau mouvement d'éloquence, il s'était écrié : « Patrac, toi le roi des tondeurs de chiens ! ».

Le marquis de Fozières, les joues ornées de favoris blancs, avait une grande allure, un chic extraordinaire. Il descendait de son château ancestral, conduisant lui-même une charrette anglaise



Le château et le donjon de Fozières
(photo prise en 2005)

tirée par un cheval de labour, à long poil, auquel il donnait l'air d'un trotteur descendant l'Allée des Acacias au Bois, attelé à un élégant tilbury. Il arrivait à la Messe, portant sous le bras un livre de prières aussi volumineux que le Missel de l'autel. Il était très féru de fauconnerie et avait d'ailleurs publié un petit livre sur ce sujet. Faisant un jour visiter ses terres à mon père qui lui demandait où se trouvaient les limites, il répondit : « Jusqu'à un vol de faucon ! » avec un geste noble et large.

Monsieur Paul Teisserenc portait toujours jeune, il se rendait tous les jours à son usine à cheval. Je lui ai toujours connu une chevelure d'un noir de jais.



Usine Paul Teisserenc à l'entrée de Lodève

Cette galerie de portraits ne serait pas complète, si je ne citais pas quelques noms d'officiers, bien connus de tous et qui, à divers titres, ont laissé un certain souvenir.

Le Commandant Fouque, dont je ne me souviens que très vaguement, avait fait la campagne du Mexique ; à ceux qui lui parlaient de ce pays et lui demandaient des détails sur les habitants, leur vie, leurs mœurs, il répondait invariablement : « Il y a beaucoup de dindons ! »¹.

Le Commandant Jeanjean habitait Boulevard des Ormeaux. Grand, maigre, un nez long, fort, il avait fait toute sa carrière dans l'habillement et sa bêtise était immense. Au début de 1914, avec mon cousin Léon, nous nous amusions à parler devant lui des combats célèbres de l'époque ; il nous coupait la parole et, à notre grande joie, commençait son explication par : « Moi qui suis du métier ! ». Ayant dit du mal de la famille paternelle de tante Gaston et de ma mère, des homonymes ayant eu des démêlés à Saint Rémy en 1915 avec la justice militaire, à la suite de livraisons de graines de semences à l'Allemagne, l'oncle Gaston, en public, lui lava la tête de façon si énergique qu'il s'empessa de venir faire des excuses.

Le Commandant Delater avait fait comme adjudant la campagne de Formose. Au 142^{ème} d'Infanterie, il s'occupait de tous les potins du Régiment, à tel point qu'on l'avait surnommé Pipelette. Joueur de bridge enragé, il était fort mal embouché. Retraité, tous les matins, il faisait la tournée des magasins, notant les différents prix des denrées alimentaires ; après quoi, rentrant chez lui, il mettait sa femme au courant de son enquête.

Le Commandant Azema, petit, droit comme un I, ne perdait pas un pouce de sa taille. Il est mort il y a trois ans environ à Montpellier, âgé de plus de 93 ans, ayant toujours gardé la même allure très jeune. Son fils avait été tué au début de *[la guerre de]* 14. Il habitait Avenue de la République dans la maison Conneau. Sa fille Fanny était une des meilleures danseuses de Lodève ; elle épousa un sous-officier blessé, devenu par la suite le Colonel Tacnet.



¹ - Lorsqu'il fut décoré, on se demandait pourquoi ; alors de Forges (*citée plus loin*) répondit qu'il a fait la conquête du Soudan ! Tous les jours, il allait à la pêche avec Mr Jourdan (ou Mr Soudan ?) et ? à la Solitude.

Lodève – Avenue de la République

**Maisons Teisserenc (ci-dessus au 7) et
Conneau (à droite au 11)**



Le Commandant Ensuque, grand, lourd, sans beaucoup d'intelligence, un accent épouvantable, très vulgaire dans ses manières, était originaire de Lunel¹. Il habitait une petite maison avec terrasse couverte et jardin en face de l'usine Vitalis. Il avait deux filles, dont l'aînée, Paulette, lui ressemblait, disait-il, parce qu'elle était très intelligente. Mis à la retraite, il alla se fixer à Montpellier. Or, un soir, vers 1925, dans un bal, je tombais sur Paulette. Elle était devenue comme son père ; en la faisant danser, je me rendis compte que, pour maintenir ses chairs, elle portait un corset bien armuré !

Le Commandant Nittard était père de deux filles. Au début de son séjour, il était reçu partout, mais vint l'affaire des fiches du Général Picard² ; on sut que c'était lui, franc-maçon, qui dénonçait ses camarades. Tout le monde lui tourna le dos ; un dimanche matin, rencontrant l'oncle Gaston avec sa famille, Nittard les salue ; mon oncle ne le lui rend pas. Sa femme, vexée, s'arrête et va demander les raisons de cet affront à ma tante. Mal lui en prit, car ma tante lui donna devant tout le monde les raisons pour lesquelles il n'avait pas été répondu à son salut. Il partit de Lodève et, après la guerre de 1914, commandait comme Colonel le Régiment de Gap.

Le Commandant Thouvenin avait fait une grande partie de sa carrière en Algérie. Il était très gros, très fort. Il avait deux enfants, une fille morte jeune et un fils qui vit toujours à Lodève. Il habitait Avenue de la République, une maison voisine de celle de Félix Jourdan. Toute la famille était d'un sans-gêne inouï. Blessé au début de [la guerre de] 14, il était revenu à Lodève et commandait le dépôt ; chaque fois que mes parents allaient à Montpellier en auto, il fallait les prendre et, pour le retour, il n'était pas rare qu'ils se fassent attendre plus d'une heure sans la moindre excuse de leur part.

Après un séjour à Lodève, il repartit pour l'Algérie ; un jour, on apprit sa mort soudaine, survenue au moment où il s'embarquait pour la France.

Le Capitaine Crassous, chef de musique, était un compositeur de talent ; il avait écrit, sur des paroles de Monsieur Boulouys, la musique d'une cantate qui fut chantée à Saint Fulcrand lors d'une

¹ - Lorsqu'il allait au Lys (?), il mettait un soldat en faction pour lui dire si le Cdt venait et il allait pêcher un petit poisson pour ? .

² - *Ayant pour principal acteur le général André, ministre de la Guerre de 1900 à 1904, chronologiquement insérée entre l'affaire Dreyfus et la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat, l'affaire des fiches, appelée parfois « l'affaire des casseroles », concerne le fichage d'environ 20 000 officiers français quant à leur vie privée, familiale et religieuse et leur classement en deux listes d'avancement, Corinthe pour les « bons » et Carthage pour les « mauvais », tenues secrètes et gérées par la loge maçonnique du Grand Orient de France. [NDLR]*

Messe du Souvenir Français. Il n'avait guère pour lui que son talent de musicien. Les jeunes officiers du 142^{ème} avaient imité une circulaire du Ministère de la Guerre, obligeant tous les chefs de musique à apprendre à monter à cheval. Il s'ouvrit de ses soucis à ceux-là mêmes qui avaient monté la farce ; facilement, on le persuada de prendre des leçons d'équitation, non pas avec un cheval, toujours plus fougueux, mais avec un mulet de la Compagnie des mitrailleuses. On lui choisit l'animal ayant le trot le plus sec et, tout de suite après le déjeuner, dans un coin du terrain de manœuvres, on lui donna ses premières leçons. Le malheureux, serrant les genoux et les fesses, les mains crispées sur le pommeau, faisait des prodiges pour ne point tomber. Cette plaisanterie dura jusqu'au jour où le Colonel, venant à passer sur le Parc, fut attiré par le groupe qui contemplait les exploits équestres du Capitaine Crassous. Interrogatoire du Colonel, réponse de Crassous ; le Colonel comprit la plaisanterie, mais pria les officiers d'en rester là.

Le Lieutenant de la Cornillère n'est pas resté longtemps à Lodève. D'excellente famille, très mondain, fort bien élevé, il menait cependant une vie de bohème. Dans son logement, il n'avait, mis à part un lit, aucun meuble ; ceux-ci étaient remplacés par des caisses à savon. Lorsqu'il allait déjeuner à l'Hôtel du Nord, il faisait marquer son repas, mais donnait 5 francs d'étrennes. En 16 ou 17, mon père, étant allé voir à l'hôpital de Meaux Ramès, un contremaître de l'usine, s'était rendu au cimetière militaire ; dès l'entrée, il tomba sur la tombe de la Cornillère tué lors de la bataille de la Marne.

Le Capitaine de Forges était officier trésorier du Régiment. Il habitait la maison Rose et donnait tous les hivers des dîners et des réceptions. D'excellente famille, il avait avec mon père une passion commune : la photographie ; lors des premières plaques pour la couleur, ils firent tous deux des vues fort bien réussies. Il fallait neuf bains successifs pour le développement. Vers 1908-1910, il fut désigné pour représenter le 142^{ème} auprès du régiment russe portant le même numéro. Lorsqu'il revint, à ceux qui lui demandaient des détails sur les fêtes, sur ce qu'il avait vu, il répondait : « Mon cher, dès arrivé en Russie, j'étais saoul, je n'ai repris mes esprits que la frontière à nouveau franchie ! »¹. Il partit en août 1914 et fut tué presque tout de suite.

Parmi les personnes qui, en leur temps, défrayèrent la chronique de Lodève, il ne faut pas oublier Bintejac. Originaire de la région de Bordeaux, il résidait à Lodève, dans une maison entourée d'un beau jardin, au coin de la route de Soumont et de l'Avenue de Fumel.

Représentant pour tout le Midi d'une importante maison d'importation d'indigo, il gagnait très largement sa vie. Amateur d'art, particulièrement connaisseur en vieux meubles, c'est lui qui fit acheter à l'oncle Georges la belle armoire ornée de sculptures, dont les motifs sont tirés de la Bible. Ces armoires avaient été sculptées par des artisans protestants de la région du Vigan. Il fit également acheter à mon père la commode en marqueterie ayant appartenu à Monseigneur de Fumel, dernier évêque de Lodève.

C'était un agréable et joyeux commensal, aimant faire des plaisanteries, en mettant par exemple devant la porte de la Sous-Préfecture une simili bombe, faite d'une grosse boîte d'où sortait une mèche. Le malheureux Sous-Préfet, froussard de nature, voulant sortir tôt le matin, se trouva nez à nez avec l'engin. Il se barricada dans l'édifice, parut au balcon du premier étage en poussant de tels hurlements de frayeur qu'il ameuta tout le quartier et cria jusqu'à ce que l'on vint enlever la cause de son épouvante.

Bintejac organisa un réveillon de fin d'année chez lui et avait fait venir d'Arcachon des huîtres. Pour être certain de leur fraîcheur, la bourriche avait été convoyée jusqu'à Lodève par une jeune écaillère. Le repas fut joyeux, plein d'entrain, à tel point que, vers 2 heures du matin, l'écaillère, en fait de costume, ne portait plus que le tortil dans ses cheveux. Cela me fut raconté par mon père, qui avait l'air très renseigné sur cette soirée, à tel point que je l'ai toujours soupçonné d'avoir été parmi les convives ; je n'ai jamais osé le lui demander.

Madame Mazel-Calvet, tante Anne, possédait une fort jolie maison à Lodève, en face de la rue

¹ - Histoire pas vraie !

du Marché, sur les Recollets, et la propriété de Madières près des Rives, aujourd'hui à Hervé Teisserenc.

**Rue Neuve des Marchés
à Lodève
vue depuis le
Boulevard des Recollets
vers 1900**



Lorsqu'elle avait à déjeuner un invité de la dernière heure, elle se rendait à la cuisine, passait la tête par la porte entrebâillée et, s'adressant à la cuisinière, lui disait ces simples mots : « Un invité, une omelette et zou, de la farine ! ». Pour exprimer une visite rapide, elle usait d'une phrase qui ne manquait pas d'un certain charme ; c'était une « visite à cul levé ! ».

Dans la rue Fleury, nous avons comme voisin l'Abbé Trinquier, aumônier des Pénitents Bleus ; la Chapelle était très ancienne et avait été bâtie sur les restes d'un ancien temple païen dédié à Diane ; c'est aujourd'hui une école laïque. Il boitait fortement, sa voix était chevrotante ; cela ne l'empêchait pas d'avoir la manie de monter en chaire pour y prononcer de longues et bien ahurissantes homélies. On allait assister aux Offices pour se délecter des paroles de l'orateur sacré. Lors de la fête de la Sainte Vierge, il en fit un long et minutieux portrait et termina ainsi : « Mes Frères, la Sainte Vierge, elle était belle, belle, tenez, comme Madame Tondut ! ». Cette dernière était présente, c'était la femme d'un avoué et ne passait pas pour une beauté. Pendant la guerre, faisant un jour une description du drapeau français, il s'écria : « Le rouge, mes Frères, représente le sang qui se répand sur les champs de bataille ; le blanc, c'est le symbole de l'innocence de ceux qui meurent pour la Patrie ; quant au bleu, s'il était vert, ce serait le symbole de l'espérance ! ». Enfin, pour la fête du Saint Esprit, lancé dans une belle tirade, il laissa tomber ces paroles : « Mes Frères, le Saint Esprit va descendre sur vos têtes, comme un aéroplane qui monte vers le Perthus ¹ ! ».

¹ - Ce rapprochement imagé n'est pas surprenant, tant Lodève est imprégné, pour des raisons diverses et peu évidentes, des premiers âges de l'histoire de l'aviation. [NDLR]

**Meeting aérien
au dessus de Lodève
en mai 1911**

(en arrière-plan, le pont de
Celles, la vallée de
la Lergue, le Larzac et le Pas
de l'Escalette)



Un autre grand orateur était Monsieur l'Archiprêtre Camplo, qui nous avait fait faire notre Première Communion, excellent et saint homme, dirigeant parfaitement sa paroisse, ayant montré beaucoup de fermeté et de dignité lors des Inventaires ; il prononçait parfois des phrases bien amusantes : « Mes Frères, notre corps lui-même est un instrument d'harmonie ! ». Devenu très âgé, il se retira et mourut à Montpellier, soigné par une nièce qui vit encore.

A la belle époque, on jouait des comédies ; lors d'une revue donnée dans les salons du Cercle « Les Amis réunis », un des plus vieux Cercles de France, puisqu'on fêta son centenaire vers l'année 1922, un des auteurs de cette revue, Monsieur Peyre, préparait sa licence de droit et était en même temps clerc chez Monsieur Arnal, Avoué. Il le faisait paraître et le désignait ainsi : « Quel est ce gaulois, à la blonde moustache ?? – Il se nomme Arnal, il est de Roquefort ! ». Ce n'était pas méchant, mais cela n'eut pas l'heur de plaire à l'intéressé qui finit par connaître le nom du parolier et incontinent le flanqua à la porte de l'étude. Cela n'empêcha pas Monsieur Peyre de faire son chemin, il finit sa carrière comme Conseiller de Préfecture à Montpellier.

Madame Saget, sœur de l'oncle Georges, avait été, étant jeune, très élégante et mondaine. A la suite de son veuvage, elle était devenue une véritable Sœur, donnant tous ses biens à la Pieuse Union de Montluçon. Elle vivait dans une extase perpétuelle ; elle trouva le moyen de rater à Montpellier le départ des trois trains pour Lodève.

Monsieur Charles Lugagne, au temps où ses quatre fils faisaient leurs études à Paris, ne partait jamais pour Noël ou Pâques avec les siens afin d'éviter d'encombrer les trains. Etant au collège Stanislas, les fils Lugagne me faisaient régulièrement sortir en compagnie des fils Marquès de Montpellier et Baldy de Bédarieux. Leur logement était 10, rue Cassette et donnait sur les jardins des Carmes ; ils étaient vraiment charmants avec nous.

Madame Lugagne, deux fois par an, faisait venir sa modiste et lui demandait : « Plumes ou fleurs ?? » ; suivant la réponse et la mode de la saison, elle rapportait un carton plein de l'une ou de l'autre.

Madame Pierre Ménard, née Martel, avait sept frères et sœurs :

- Le père de Madeleine Martel

- La mère de l'oncle Ernest
- Madame Vernazobre, mère de Henri et Gabriel
- Le père de Madame Bourbon
- Frédéric Martel, décédé célibataire à Castelmouroux, près de Toulouse
- Mademoiselle Albine Martel
- Madame Léon Vitalis, mère de Gaston, Alexandre, Agnès et Léontine.

Madame Pierre Ménard laissa à sa mort un bien curieux testament : « N'ayant jamais eu à me louer de ma famille, je donne un châte des Indes à Gaston pour plier son premier-né, 3000 francs à Agnès et Léontine, et 500 francs à Polydore pour acheter un violon pour faire danser mes héritiers, le reste à l'hôpital¹ ». L'histoire du violon mérite une explication : Polydore Teisserenc avait déclaré qu'à la mort de Madame Ménard, ses héritiers danseraient au son du violon.

C'est avec cette somme de 3000 francs que Léontine et Agnès firent un voyage en 1888 en Tunisie. A son retour, se trouvant dans un hôtel à Lyon, Agnès, durant la nuit, se fit voler par un homme qui s'était caché sous son lit et qui réussit à s'enfuir par la fenêtre. Depuis cette nuit là, même chez elle, elle ne s'est jamais couchée sans avoir pris la précaution de regarder sous le lit².

Ayant épuisé la galerie des portraits des personnes étrangères à la famille, je vais dépeindre maintenant quelques membres des familles Vitalis et alliées.

Auguste Vitalis, fils d'Auguste et d'Eugénie Brun, faisait son service militaire en 1865 ; sur un coup de tête, il déserta et arriva de nuit chez sa mère, qui habitait dans la maison de cousine Clémence, maison située dans la Grande Rue, à côté de l'ancienne cure, donnée à Saint Fulcrand par

Madame Pierre Ménard. Sa mère logeait au premier étage et le Procureur Impérial au-dessus. Malgré toutes les supplications de sa mère, il ne voulut pas retourner à son régiment. Les gendarmes le recherchèrent bientôt. Voyant cela, on le fit partir de nuit, accompagné par un homme sûr, chasseur de la famille, qui lui fit passer la frontière espagnole. Après diverses péripéties, il devint garde-chasse du Duc de Medina Coeli ; il fut assassiné quelques années après.

Il s'était marié en Espagne à Valence le 26 octobre 1867 avec Amélie Arbiol ; ils eurent une fille née le 25 février 1869 à Valence. Sa veuve se remaria en 1875 avec Don Juan Baptiste Verdejo y Just, avocat de la section de statistique territoriale de l'administration économique de Cordoue ; elle résidait avec son mari dans cette ville Vieja Zapateria n° 7.

Jusqu'à la guerre de 1914, l'oncle Vincent recevait assez régulièrement de ses nouvelles ou de celles de sa fille. Depuis le contact a été perdu. Il serait curieux de savoir s'il existe encore des descendants ??

L'oncle Ernest fut toujours un personnage un peu extraordinaire. Lorsqu'il était au collège à Paris, mon arrière grand-père l'avait fait sortir un dimanche ; le soir, il l'accompagne pour la rentrée, puis va aux Champs-Élysées dans un des bals fort courus à l'époque³. Quelle n'est pas sa stupéfaction de voir, parmi les danseurs d'un quadrille échevelé, Ernest, qui avait seulement fait semblant de rentrer. Ancien manufacturier, retiré des affaires actives à l'époque dont je parle, il avait épousé Marie Vitalis, sœur de mon grand-père. Il possédait une voix grave, avait le geste large, le masque d'un empereur romain et prenait volontiers des attitudes de tragédien.

¹ - Elle laissa sa maison pour le presbytère ; il fut pris en 1906 lors des Inventaires.

- *De fait, les Inventaires ne furent possibles qu'après promulgation du Décret d'administration publique du 29 décembre 1905, donnèrent lieu à des heurts au cours du 1^{er} trimestre 1906 et ne furent pratiquement terminés que dans le courant de 1907.* [NDLR]

² - J'ignore si Agnès le faisait, mais B M* le faisait toujours en voyage !

* : *J'imagine qu'il s'agit de Claire Teisserenc, née Vitalis, mon arrière grand-mère, mais ce n'est qu'une hypothèse.* [NDLR]

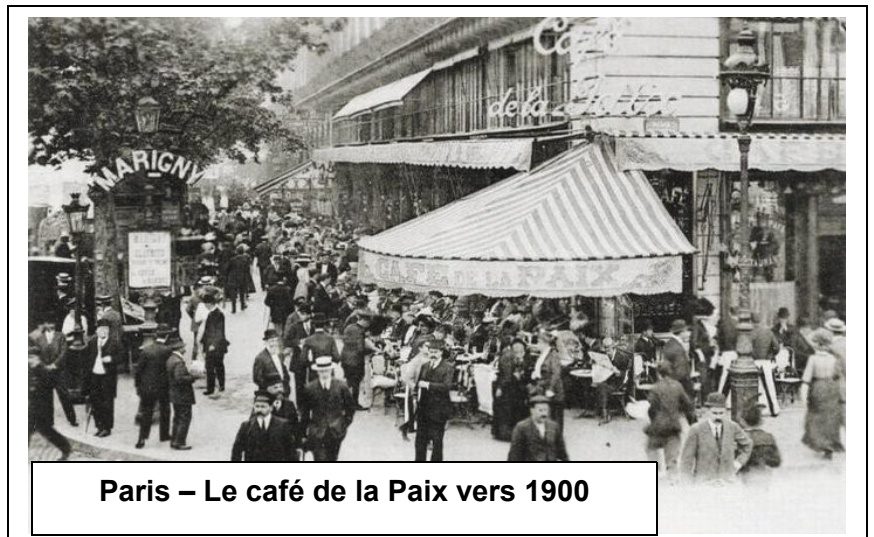
³ - Chez Mabile (ou Mabilles selon certaines références) !



**Le bal Mabille
sur les Champs-Élysées (ca. 1900)**

Lorsque j'étais collégien à Paris, il ne manquait jamais, lors de ses séjours, de me faire sortir et m'offrait à déjeuner, presque toujours avec Simone Vitalis, elle aussi en pension. Il nous menait dans les grands restaurants : Café de Paris, de la Paix, et nous traitait royalement.

A la fin du repas, il appelait le Maître d'hôtel et lui disait : « Recopiez-moi sur un menu ce que j'ai offert à mes neveux, leurs parents verront que je ne me suis pas moqué de leurs enfants ! ».



Paris – Le café de la Paix vers 1900

Invité avec Monsieur Baldy et mon père au mariage de Prosper Teisserenc à l'Albarède, près de Castres, ils sont logés chez des parents. On présente une chambre à l'oncle Ernest et à Monsieur Baldy, chambre avec un grand et un petit lit . L'oncle Ernest se retourne vers Monsieur Baldy : « Baldy, tu es un saint homme, tu prendras le petit lit ».

Mon père allait très souvent lui rendre visite ; il venait alors de perdre sa femme qui avait toujours été, même dans sa jeunesse, de santé délicate, et son fils Pierre, mort à Leysins. Un jour mon père le trouve rentrant chez lui ; tous deux commencent à monter l'escalier ; l'oncle Ernest s'arrête, se retourne vers mon père et lui dit :

- « Hubert, tu vois cet escalier ?
- Oui, mon oncle, il est très beau, très grand, très bien tenu.
- Je sais, je sais ; tu vois cet escalier ?
- Oui, mon oncle, je vois.
- Ce qu'il a pu en voir passer, des tisanes !! »

Et de reprendre sa marche ascendante.

Comme beaucoup de manufacturiers, avec l'acajou des caisses ayant servi à l'emballage de l'indigo, il avait fait faire de splendides parquets pour les pièces de réception du rez de chaussée, mais, en homme prévoyant, il avait fait faire un second parquet pour chacune des pièces, le tout bien numéroté et rangé dans la cave.

Il avait un talent particulier pour dépeindre les gens ; de sa fille, Madame Bassal, il disait : « Tusta la porta, brama, canta et se pintra – Elle tape la porte, elle crie, elle chante et se peint ! ».

Edouard Martin était frère de Bonne Maman Lucien. Il était grand, maigre. Il mourut en 1895, dans sa salle à manger, de l'émotion ressentie à la suite de la déconfiture de la banque Pralon de Montpellier où il avait des fonds.

Il avait pris la bonne habitude de venir souvent manger chez sa sœur, passait des semaines au Perthus et s'invitait même durant les séjours qu'elle faisait dans une station thermale où elle louait un appartement ou une villa. Il passait au marché, relevait les prix des denrées et ne manquait pas de dire : « Combien ont coûté ces fruits ? – Tant – Moi, j'en ai vu de plus beaux qui coûtaient un peu plus cher, bien entendu, on ne les a pas achetés ! ». Il se faisait non seulement nourrir, mais critiquait tout : la cuisine, le service, le nombre des plats. Il aimait bien la fréquentation domestique : une année, il avait organisé pour Noël un réveillon avec les femmes de chambre et la cuisinière de sa sœur ; la table avait été dressée dans le bâtiment situé au fond du jardin, au premier étage au-dessus des écuries ; au début de l'après-midi, Bonne Maman décide d'aller voir si tout était bien propre et cependant elle ne savait rien ! Elle sonne la femme de chambre pour la prier de l'accompagner. Stupéfaction de la camériste qui explique à ma grand-mère qu'il fait froid, qu'elle risque de tomber, de se faire mal ; elle fait tant et si bien que Bonne Maman se rend à toutes ces bonnes raisons et renvoie à plus tard son inspection.

L'oncle Pierre Martin était petit et maigre ; il avait été aussi manufacturier et habitait rue Cavalerie une très ancienne maison jadis aux Templiers et appartenant à sa femme. Autant sa sœur avait la répartie prompte et vive, lui, par contre, ne brillait pas sous ce rapport.

Invité dans les grands dîners qui se donnaient à l'époque, au moment des liqueurs, mon père, offrant des cigares, lui présente un havane ; l'oncle Pierre, tout en sortant de la poche de son habit un tout petit cigare, dit : « Non merci, je ne fume que des Crapulos¹ !! ».

Sa femme était très vieux style, elle portait toujours des chaussures à haute tige et, lorsqu'elle remontait sa jupe qui, pudiquement, descendait jusqu'à terre, elle exhibait de splendides bas blancs.

Elle avait, surtout dans les dernières années de sa vie, très mauvaise vue, ce qui ne l'empêchait pas de déambuler dans les artères de la ville. Or, à cette époque, les rues avaient toutes un caniveau plus ou moins plein d'eau au milieu. Avec ses mauvais yeux, elle ne se rendait pas

¹ - Terme argotique de la fin du 19^{ème} siècle signifiant « cigare très bon marché ».

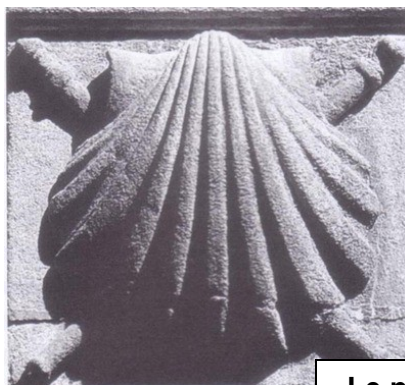
- Voir à ce sujet le dictionnaire de l'argot français de 1827 à 1907 ou le site du « Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales ».

compte de la largeur du ruisseau, le devinait, relevait avec ce geste spécial ses jupes, levait sa jambe, piaffait trois ou quatre fois, puis posait avec force son pied en plein milieu, s'éclaboussant copieusement. Mon père et son oncle Pierre regardaient tous deux, un dimanche, d'une des fenêtres du Cercle, déambuler les promeneurs sur la Place. Parmi eux figurait tante Pierre. Son mari se penche vers mon père et lui demande : « Dis, Hubert, déques aquelle lourde qui passe ?? ». Il désignait sa femme !! Et mon père de lui répondre : « C'est ma tante, mon oncle – Ah ! Très bien, très bien !! »

Les visites du jour de l'An, que nous faisons, passée notre première jeunesse, avec mes cousines Gaston, devenaient bien vite chez Madame Pierre Martin, une grosse farce ; le peu de jour qu'il faisait dans son petit salon du rez de chaussée, sa mauvaise vue, tout cela n'était pas fait pour lui permettre de nous reconnaître aisément. Elle nous prenait les uns pour les autres, nous nous cachions derrière les rideaux, elle n'y comprenait plus rien, à notre grande joie. Le dernier souvenir que j'ai d'elle, pourtant je venais lui faire mes condoléances pour la mort de son mari, m'a toujours paru bien divertissant ; elle ne parlait que du bruit fait par le bougeoir de cuivre, tombant d'une marche sur une autre avec un bruit, un bruit, de la bobèche qui s'était cassée, mais, de son mari qui avait eu une attaque dans l'escalier, on n'en parlait pas !

Polydore Teisserenc, frère de l'oncle Ernest, avait assisté avec mon père, aux environs de Toulouse, au mariage de Monsieur Ouradou, pharmacien à Lodève. La cérémonie terminée, les nouveaux époux partirent pour Toulouse et descendirent à l'hôtel Capoul pour y passer leur première nuit de noces ; Polydore le sut. Le lendemain matin, accompagné de mon père, ils allèrent taper à la porte de leur chambre et, de sa voix nasillarde, Polydore s'écria très fort : « Eh bien, potard, est-ce que ça s'est passé suivant la formule ?? ».

Cousin Alexandre Vitalis, décédé assez jeune, était un lettré. Propriétaire de Grammont ¹, il en avait fait une exploitation modèle, avait planté des vignes, des arbres fruitiers, tout en modernisant la maison. Il était l'auteur d'une étude très documentée sur l'Ordre des Grammontais et avait collectionné les photos et gravures des divers monastères de cet Ordre.



Le prieuré de Saint Michel de Grammont

A l'époque où Lodève comptait deux journaux hebdomadaires, l'Echo de Lodève, directeur Jullian, et l'Indépendant, ayant à sa tête Corbières, cousin Alexandre avait rompu maintes fois des lances contre cette dernière feuille. Lodève possédait un agent-voyer ², Bouissac, sectaire et ne s'en cachant pas ; il était devenu la bête noire et la tête de Turc d'Alexandre, qui finit par faire courir le bruit que Bouissac était d'origine juive et s'appelait en réalité Beni Isaac (« Fils d'Isaac »), ce qui eut le don de le mettre dans une rage folle.

¹ - Les orthographes « Grammont » et « Grandmont » sont toutes deux utilisées.

² - Terme signifiant « agent des Ponts et Chaussées ». [NDLR]

Vers 1906-1907, cousin Alexandre avait loué un appartement à Paris, rue Edmond Valentin, à côté de l'Avenue Bosquet ; étant en 1910 au collège, je fus bien souvent chez lui. Paule et Léon me firent sortir bien des fois. Avant de devenir le gendre de Monsieur Puech, il s'était permis de faire sur son futur beau-père une chanson dont, malheureusement, je ne me souviens que de quelques paroles : « Brave père Puechou, partez donc pour la chasse¹ ».

Monsieur Puech connut la chanson, mais ne se douta jamais qu'elle était due au talent d'Alexandre Vitalis. N'est-ce pas cousin Alexandre qui, jeune homme, fut le héros, en compagnie de son ami Paul Teisserenc, d'une poursuite mouvementée avec traversée de la Lergue et de la grande prairie longeant l'Avenue de Fumel, un père de famille, gardien sévère de la vertu de ses deux filles, ayant fort mal pris les choses ???

L'oncle et tante Gaston ont toujours fait partie de ma vie d'enfant. Pendant leur voyage annuel à Paris, ils ne manquaient jamais de me faire sortir et m'amenaient au théâtre. C'est grâce à eux que j'ai pu entendre à la Gaîté Lyrique Quo Vadis, avec la grande et célèbre cantatrice Felia Litvine. A la belle saison, nous allions déjeuner hors Paris, sur les bords de la Seine, ou à Versailles, à l'hôtel des Réservoirs, d'où ils rapportèrent un petit cochon porte-allumettes. L'oncle Gaston avait toujours des Fox-terriers anglais, redoutables pour la chasse au blaireau ou au renard. Qui ne se souvient de Diane ??

**Versailles
Hôtel des Réservoirs**
—
anciennement hôtel
particulier
de Mme de Pompadour,
abrite actuellement
les services de l'architecture
et du patrimoine des Yvelines



Le jour de Pâques, quelque temps qu'il fit, il mettait toujours le canotier.

Il aimait beaucoup lancer des montgolfières. Les préparatifs, dans son jardin ou en pleine campagne, le brûlot fait avec du coton, le ballon tenu avec une canne, tout cela se faisait de façon méthodique et avec solennité.

Au cours d'une promenade en auto, les Gaston, les Auguste Bousquet et nous, sur l'Escandorgue, nous nous arrêtâmes d'abord chez Madame Mazel-Calvet ², puis au Caylar où,

¹ - Connais-tu le pays où fleurissent les buis ? C'est le Mas de Rouquet, au-dessus de Soubès, dont le maître, dit-on, est Mr Ernest Puech, où l'on voit les perdreaux revenant du Maroc observer le soleil et courir sur le roc !
² - Probablement à Madières, près des Rives . [NDLR]



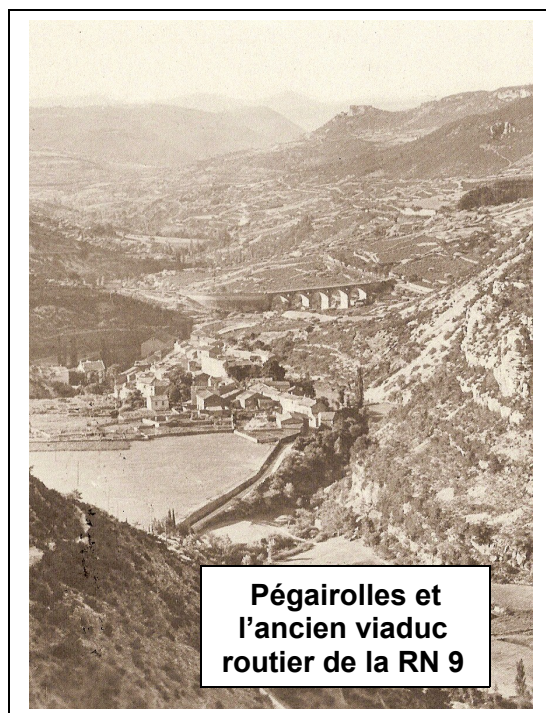
Le Cavlar – Roc Castel

devant les indigènes ¹ médusés, sur une aire, à gauche, à la sortie du village vers Millau, l'oncle Gaston fit partir des soleils, des chandelles romaines, des fusées et l'indispensable montgolfière. Après le dîner sur l'herbe, sur le chemin du retour, nouvel arrêt au pont de Pégayrolles, où un nouveau feu d'artifice fut offert aux habitants, bien vite tous accourus et admiratifs.



Le village de Pégairolles de l'Escalette

L'oncle Gaston avait organisé au Perthus la cuisson d'un mouton à la mode arabe : le Mechoui, à l'occasion de la permission d'un de ses amis, officier en Algérie ². Mechoui rôti suivant les règles, derrière la maison, au ras de la route, face au rocher qui avait protégé la campagne lors du glissement du terrain. Deux trous avaient été creusés, l'un pour faire de la braise, l'autre pour y rôtir le mouton ; la broche était en bois et on la tournait à la main ; j'avais été chargé d'arroser l'animal avec du beurre fondu. Armé d'un long bâton au bout duquel était attaché un linge, je trempais ce dernier dans le beurre et le passais sur le rôti ; je me cuisais la figure et



Pégairolles et l'ancien viaduc routier de la RN 9

¹ - Sic ! [NDLR]

² - C'était Bousquet qui avait fait son service (militaire) à Dazouran (?).

me gelais le dos. Il tombait une pluie fine, glaciale, que Jules Teisserenc, venu nous retrouver avant le repas, qualifia modestement de Tube.

L'oncle Gaston adorait les grandes promenades ; aux environs de Pâques 1910, il nous fit faire une longue excursion à dos de mulets et d'ânes. Nous allâmes de Gourgas au Mas de Rouquet, en montant par les reboisements alors à peine sortis de terre. Nous fîmes un repas excellent aux abords de la fontaine du Loup ¹ .

Il aimait aussi faire des promenades en solitaire, avec comme seuls compagnons ses chiens, mais il ne manquait jamais d'emporter avec lui Homère, dans le texte grec qu'il lisait et traduisait couramment.

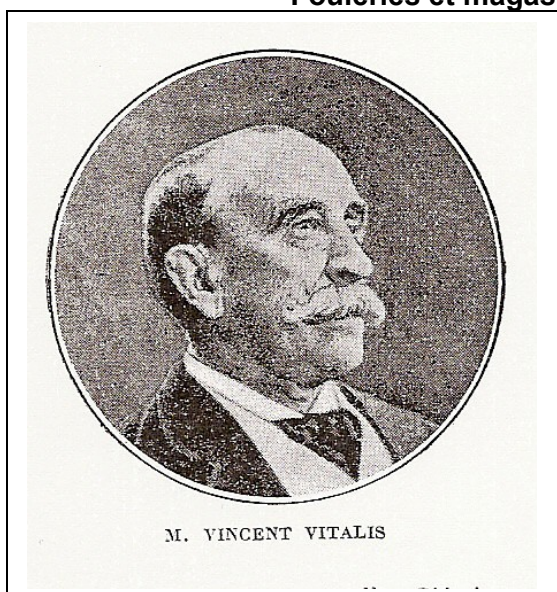


Ane de promenade sur le Larzac

L'oncle Vincent, jumeau de Paul, et frère de mon grand-père, dirigeait l'usine depuis la mort de son frère en 1875. Il avait en France, parmi les autres fabricants de draps de troupe, une réputation fort justement méritée. Plus d'une fois, il avait été pris comme arbitre, lors de différends survenus entre



Fouleries et magasins de la manufacture Vitalis et C^{ie}



M. VINCENT VITALIS

ève, près du pont de Celles (Circa 1920)

nt. La sentence rendue par lui n'était jamais discutée. Petit, portait que très rarement un pardessus. Tous les matins, même aux jours les plus froids, il partait de chez lui un peu avant 8 heures, les mains enfoncées dans les poches de son veston, la tête penchée un peu rentrée dans les épaules, et se dirigeait vers le bureau ². Levé tôt tous les jours, tant qu'il y eut au Régiment un Maître d'armes, il livrait un assaut au fleuret, puis se précipitait prendre une douche froide.

[NDLR].

Du temps de notre jeunesse, les rébus étaient à l'honneur ; lorsque nous ne pouvions trouver la solution, nous demandions à l'oncle Vincent de la trouver, ce qu'il faisait immédiatement. Il avait un délicat talent de poète ; pour les événements de famille, il ne manquait pas de composer un sonnet. Ils ont du disparaître après sa mort ; il n'en reste qu'un, que je sache, entre les mains de ma cousine Hervé Teisserenc.

L'illustration économique et financière – Décembre 1923

L'oncle Vincent racontait souvent deux faits qui ont toujours retenu mon attention. Avec son frère Lucien, ils se trouvaient à Belgrade, en Serbie, en

1866 ; du balcon de leur hôtel, ils assistèrent au défilé des troupes turques qui évacuaient définitivement le pays. Il se souvenait très bien avoir connu dans sa jeunesse une tante ou une grand-tante qui lui racontait se souvenir parfaitement du règne de Louis XV.

L'oncle Paul, brillant officier d'infanterie, sorti breveté de l'Ecole de Guerre, avait été prisonnier à Hambourg durant la guerre de 1870. Il donna sa démission au moment de son mariage avec Mademoiselle Conchon-Quinette, de Clermont-Ferrand ; sa femme l'empêcha, tant qu'elle vécut, de s'adonner à sa passion pour l'As de pique ¹. Puis sa femme mourut, il quitta Royat, vint chez son frère, s'adonna un moment à la photo sans aucun succès et fut repris par le démon du jeu. Brusquement, il partait pour Nice ou Monte-Carlo, y perdait tout, lançait un appel à son frère qui allait le chercher, réglait les dettes de jeu et le ramenait chez lui.

Un dimanche matin, au gros de l'hiver, à la sortie de la Messe de 11 heures 30, nous les vîmes revenir tous les deux, Paul vêtu d'un veston d'alpaga, en pantalon de flanelle, un panama sur la tête !!! L'oncle Vincent était bon, trop bon, il nous aimait beaucoup, mais sa faiblesse fit le malheur de son frère et de lui aussi.

L'oncle Etienne, mort en 1914, à la veille de la déclaration de guerre, avait occupé longtemps les fonctions de Président du Tribunal de Commerce. Il avait bien la démarche caractéristique de la branche Lucien Vitalis, ce dandinement spécial qui le faisait reconnaître de loin ; il portait sa canne comme un sabre, avec le bec dans la poche du pardessus ou du veston. Il fumait des cigarettes Boyard, continuellement éteintes et rallumées. Il aimait bien les bons dîners. Chaque hiver, il allait avec mon père passer une journée à la Vacquerie pour y chasser. Ils y faisaient un excellent repas et ne manquaient pas de rapporter un succulent gigot de mouton et des grives, bien entendu tuées par eux. Je n'oublie pas tante Etienne, si vive, si gaie, si bonne, d'une très grande charité et dont je garde un souvenir toujours ému et vivace.

Léon Vitalis, connu durant la guerre de 14 comme l'as des mitrailleurs ², était un tireur d'une adresse incroyable à la carabine ou au pistolet.

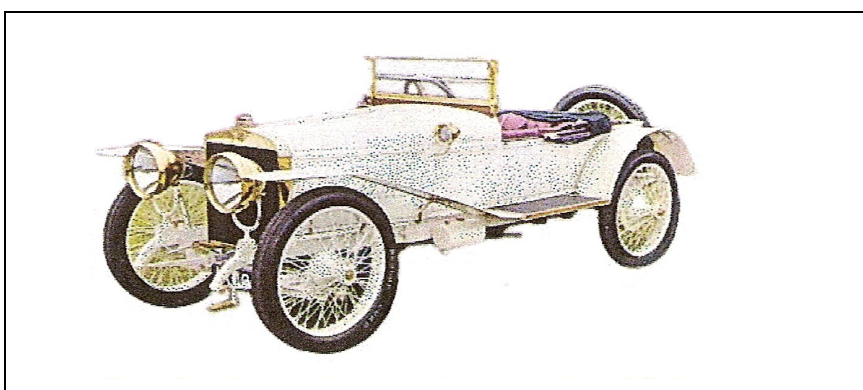
² - *L'expérience industrielle lodévoise a généré divers commentaires de la part des économistes, dont on peut citer celui-ci : « Lodève a des fabriques de drap qui sont en possession des fournitures de la marine et de l'armée. De là, une demande de produits et de travail, soutenue, régulière, uniforme. Dans cet état, on le comprend, le salaire est stable et assuré. Aussi l'honorable M. Villermé a-t-il reconnu chez les ouvriers de Lodève, l'ordre, la sobriété, la pureté des mœurs : fait curieux sans doute, et qui n'est pas seul à déposer dans le même sens. » in : Essai sur les relations du travail avec le capital par Ch. Dupont-White (1846) – Edit. Guillaumin à Paris.*

¹ - *Je ne suis pas parvenu à expliciter formellement le sens à donner à cette expression, qui a plusieurs sens possibles, les deux principaux désignant, d'une part un personnage stupide et mal habillé, d'autre part le sens tarologique d'addiction au jeu avec toutes les conséquences que cela entraîne quant à la conquête à tout prix et l'opulence impudente; la suite du paragraphe donne corps à la deuxième interprétation.[NDLR]*

²- *1 - De fait, il est vraisemblable que ce talent de tireur à la carabine et au pistolet, peut-être révélé à la foire de la Saint-Fulcran, a été à l'origine de la vocation militaire d'as mitrailleur dans la toute nouvelle Armée de l'Air française organisée et mise en place à partir de 1917 par son cousin par alliance, le Général Maurice Duval.[NDLR]*



Bombardier triplace Caudron R IV de la 1^{ère} guerre mondiale
- C'est sur ce type d'avion que Léon Vitalis (en médaillon à droite)
remporta la plupart de ses victoires aériennes -



Il avait l'amour de la vitesse en auto et posséda de bonne heure une Hispano-Suiza, type Alphonse XIII. Ses démêlés avec le garde-champêtre de Saint Félix de Lodez furent cocasses.

Hispano-Suiza type « Alphonse XIII » (1911)

Ce dernier, véritable phénomène, s'était fait faire du papier à lettre avec l'en-tête suivante :
Cabinet du Garde-Champêtre – Commune de Saint Félix de Lodez . Il commençait ses procès-verbaux par la formule : « Moi, Thomas, Officier de l'ordre public, étant revêtu de mes insignes ». Il avait dressé contravention à Léon, alors que, ce jour-là, il se trouvait à Paris. A la suite de ce procès-verbal, à son passage à Saint Félix, Léon arrêta sa voiture à l'entrée du village, alla quérir le dit Thomas et l'obligea à marcher devant son automobile, un drapeau rouge à la main. A partir de ce jour-là, il eut la paix. Lorsqu'il faisait ses études à l'école des Hautes Etudes Commerciales à Paris vers 1910, je suis bien des fois sorti chez lui ; avec sa sœur Paule, ils cherchaient à me distraire le plus possible.

2 – Avant l'apparition d'avions monoplaces pendant la 1^{ère} guerre mondiale, le mitrailleur avait un rôle aussi important que celui du pilote et les victoires aériennes étaient comptabilisées pour les deux hommes. [NDLR]

Tante Georges avait, encore plus que ses frères, le dandinement de la famille. Je la vois toujours, assise en face de son mari, elle à droite, lui à gauche de la cheminée à la prussienne de leur petit salon, dessus une pendule que je n'ai jamais vu nulle part ailleurs, pendule au long balancier et dont le cadran situé à la partie supérieure participait aux oscillations. Elle était petite, très forte et pas très agile. Pour se relever, elle devait prendre son élan plusieurs fois avant de pouvoir quitter son fauteuil. Dans le cours de la conversation, si quelqu'un disait un mot, une phrase qui l'étonnait, elle s'arrêtait de broder ou de coudre, relevait ses lunettes sur son front et sa figure reflétait un tel ahurissement que l'on était obligé de rire. En parlant de tante Georges, j'ai une pensée tout à fait spéciale pour sa cuisinière Emilie ; elle était dotée d'un fichu caractère, mais quel talent extraordinaire pour faire les croquettes de viande ou de volaille. Quelle joie prometteuse lorsqu'on voyait apparaître le plat, recouvert d'une serviette blanche pliée contenant les croquettes croustillantes, dorées à point et parsemées de persil frit. L'extérieur craquait sous la dent, l'intérieur en était tendre, onctueux.

L'oncle Georges, je le vois toujours, assis lui aussi au coin de la cheminée, fabriquant des Fillibus, bien nécessaire pour rallumer sa cigarette toujours éteinte. Doté d'un appétit solide, il arrivait à mâcher avec ses seules gencives d'énormes morceaux de viande. De caractère très gai, incapable de dire du mal de qui que ce soit, il voulait toutefois avoir toujours raison dans les discussions qu'il adorait ; il ponctuait ses paroles de : « Permettez, permettez ! » qui nous amusaient beaucoup. C'était un fervent et un des derniers Bonapartistes. Il recevait le journal : l'Appel au Peuple, édité à Montpellier par Monsieur Guiraud, dont j'ai bien connu le fils à Stanislas.



Georges Teisserenc en 1861 à l'âge de 12 ans

Quel souvenir impérissable, fait aussi de vénération, je garde de ma grand-mère Lucien Vitalis. Elle était plutôt menue, la figure mince et longue, des doigts effilés, des yeux d'un bleu très clair. Depuis la mort de son mari, elle n'avait jamais plus quitté le grand deuil et portait toujours sur sa tête une coiffe ornée de jais, ayant une grande ressemblance avec le bonnet des vieilles Lodévoises.

Elle nous aimait beaucoup, nous adorait même, bien que, dans nos jeux, nous mettions beaucoup de désordre dans sa maison. Lui rendre visite était pour nous une véritable fête. Elle était pleine d'indulgence pour nos gamineries et même nos grosses bêtises, se contentant de nous dire en souriant, une fois nos mauvais coups faits : « Que sios tissous !¹ ».

Comme la plupart des personnes de son époque, elle possédait tout à la fois une dévotion très vive et un parler libre. Ses réparties étaient mordantes, cinglantes.

Lors de ses 90 ans, avec ma cousine Simone ², sans préparation aucune, nous fîmes une couronne avec des fleurs et de la verdure, quatre bambous du jardin supportèrent le tout, et nous mîmes cela autour du fauteuil qu'elle ne quittait guère plus. Je pris une photographie, la dernière faite de son vivant.

Tout en écrivant ces lignes, je revois encore sa joie, son sourire plein de finesse. Tout en elle respirait l'indulgence, la bonté. C'était une grande et noble figure.

Chez les Vitalis, elle était considérée comme l'aïeule et le chef de famille. Sa mort, survenue à 92 ans, fit à tous ses enfants et petits-enfants une peine énorme. Avec elle, toute une époque finissait.

Presque chaque jour, nous allions la voir ; elle nous recevait dans son petit salon, causait avec nous et souvent, si notre visite avait lieu avant son repas de midi, elle nous déclarait : « Je voudrais bien vous inviter, mais je n'ai rien pour déjeuner, allez donc demander à la cuisine ce qu'il y a ! ». D'avance nous connaissions la réponse ; il y avait peu de chaque plat, mais ils étaient nombreux et leur quantité nous permettait de rester déjeuner chez elle.

Elle considérait que le nom des Vitalis et des Martin devait être respecté et qu'il figurait parmi les premiers de toute la région. Pourtant sa simplicité était grande. D'une personne qui avait relevé un nom à particule depuis longtemps éteint dans sa famille, elle ne manquait jamais en citant ce nom de dire : « Monsieur X dit de Y ! », et ce avec un sourire narquois sur ses lèvres.

Se faisant soigner à Béziers par un chirurgien, Guibal, qui avait une certaine notoriété, ce dernier eut le malheur un jour de l'aborder par ces mots : « Eh bien, Mamette ! ». Elle le foudroya du regard et ne voulut plus jamais avoir à faire à lui.

Elevée au Sacré-Cœur de Montpellier, elle avait été parmi les toutes premières élèves ; lorsque ce pensionnat fêta le cinquantenaire de sa fondation, elle fut fort surprise de ne point figurer parmi les invitées ³ ; elle sut que plusieurs élèves, moins anciennes qu'elle et appartenant à la noblesse du département, avaient été priées d'assister aux cérémonies. Prenant sa plume, elle écrivit à la supérieure, la Mère Mandon ⁴, une lettre pleine de dignité, mais aussi de verve piquante.

Elle avait fait la plupart des villes d'eaux et des pèlerinages de France, souvent en compagnie d'un ou de ses enfants. Se trouvant dans une station thermale avec tante Georges, elle regardait durant le repas un Monsieur assis à une table voisine ; elle hochait la tête, le regardait à nouveau, puis, se penchant vers sa fille, lui dit : « Voilà un Monsieur avec lequel je n'aimerais pas coucher ! ».

¹ - *Ce qui signifierait (sous réserve) : « Qu'ils sont taquins ! ».* [NDLR]

² - + Marie-thérèse, Germaine et Henri Duval.

³ - Faux, archi faux, puisqu'elle s'est présentée sur la scène avec Maman Claire et ?? .

⁴ - *Nom barré et remplacé par : « de ??? ».*

Sa dernière concierge, Ludivine, était mariée à un retraité de l'armée ; il était laid, avait des cheveux carottes, la figure ravagée par des rides. Bonne Maman ne manquait pas de dire à son entourage : « Je ne comprends pas le plaisir que Ludivine éprouve de coucher avec son mari ! ».

Pour les jours maigres, lorsqu'il y avait à son menu des petits pois, elle les faisait préparer avec du petit salé, que la cuisinière, sur son ordre, enlevait avant de faire porter le plat à la salle à manger ¹.

Elle possédait une collection de souliers qui faisait notre bonheur ; ils étaient installés, au nombre de plus de cent, sur des étagères, dans l'alcôve de la chambre de Bon Papa Lucien ; on pouvait y admirer divers modèles, depuis ceux de son mariage jusqu'aux modèles les plus récents. En nous amusant avec, nous y mettions un grand désordre.

Lorsque son frère Edouard mourut, elle se trouvait à Paris auprès d'Yvonne Duval. Edouard avait fait un testament, par lequel il laissait tout à son frère Pierre. On lui conseillait de l'attaquer ; elle ne voulut pas, disant : « Je ne puis dire que j'ai un frère fou et l'autre un fripon !! ».

Dans la famille, on racontait que, lorsqu'elle faisait ses confitures, avant de les manger, elle les faisait goûter à mon père, afin d'être certaine qu'il n'y avait pas du vert de gris dans le chaudron² !!!

Mais, lors des visites de l'oncle Georges, cela devenait de la haute comédie.

Presque chaque jour ³, tante Georges ⁴, accompagnée de son mari, venait dans l'après-midi rendre visite à sa mère. Et la scène suivante se déroulait invariablement de la même façon.

Bonne Maman était assise à gauche de la cheminée, tante Georges dans le fauteuil en face d'elle, l'oncle Georges sur le canapé face à la cheminée, contre la cloison de la salle de bain.

La conversation roulait sur divers sujets, soudainement les rhumatismes de l'oncle Georges se réveillaient, le faisant horriblement souffrir ; il se mettait à pousser des « Hou là là !! Hou là là !! ».

La conversation s'arrêtait net, Bonne Maman se tournait vers son gendre, toute trace de sourire disparaissait de sa figure qui devenait glaciale, ses yeux prenaient l'éclat et la dureté de l'acier, ses lèvres très minces paraissaient encore plus coupantes, sa voix devenait sèche et la même phrase tombait, brutale comme un couperet : « Georges, vous expiez !! ».

Phrase magique qui calmait instantanément toute ses douleurs, tout au moins tant que durait la visite.

Un jour, l'oncle Georges, en prenant son bain chez sa belle-mère, voulut faire couler l'eau chaude, mais ne put fermer le robinet. Il se mit à pousser des cris qui furent entendus par une domestique ; on put le tirer de cette fâcheuse aventure, ce qui fit dire à Bonne Maman, lorsqu'elle fut mise au courant de l'incident : « Ça aura fait du bien à ses douleurs ! » avec un de ses sourires....

Que de souvenirs j'aurais encore à raconter sur elle, qui, pour le moment, ne me reviennent pas à l'esprit.

Je ne veux point terminer ces pages sans parler d'un grand Lodévois : Monseigneur Elysée Lazaire, Protonotaire apostolique, Archiprêtre de Saint Fulcrand. Petit neveu, neveu de prêtres, il avait terminé ses études au séminaire Français de Rome, avait été

¹ - Deux commentaires successifs : a) - Pas vrai ! b) – D'abord, c'est permis !

² - Sûrement faux ; elle aurait fait le contraire.

³ - Deux fois par an, peut-être !

⁴ - Maman Claire.

secrétaire du Cardinal Pitras, puis du Cardinal Rampolla. Il revint en France et, après un ou deux postes de début, fut nommé curé d'Agde et enfin Archevêque de Saint Fulcrand.

Très grand, il avait un port majestueux, une tête fine respirant l'intelligence et la distinction, son teint était très brun.

Il était un très grand orateur sacré, à la parole aisée, au style châtié, plein de poésie et d'une haute élévation de pensée. Il parlait lentement, possédait une diction parfaite, permettant de ne pas perdre une parole. Ses sermons, alors qu'il était curé d'Agde, contiennent sur la mer si proche de cette ville des phrases splendides.

Ayant longtemps fréquenté les milieux du Vatican, il aimait la pompe et le faste des belles cérémonies.

Il était d'une grande bonté, d'une charité qui lui faisait tout donner aux malheureux.

Il ne manquait jamais de me rappeler que son grand-oncle avait baptisé le grand-père de mon père, durant la Révolution, avec l'assistance d'un autre Lazaire, qui, plus tard, devint un des principaux employés de l'usine Vitalis, dans une maison située dans la Grande Rue où se trouve maintenant la boulangerie-pâtisserie Sancho.

Il aimait nous inviter à dîner une fois l'an à la cure et nous nous retrouvions là, Ginette et Jeanne Teisserenc, Marie-Madeleine, Simone et moi-même. Nous pouvions admirer un très beau service à café et une collection unique de reliques rapportées des catacombes, contenues dans des insignes de franc-maçon.

Il avait voué un culte tout particulier au protecteur de la ville, recherchant les familles qui pouvaient encore posséder chez elles des reliques de Saint Fulcrand. Quelques-unes en avaient encore ; cet héritage se transmettait pieusement de génération en génération.

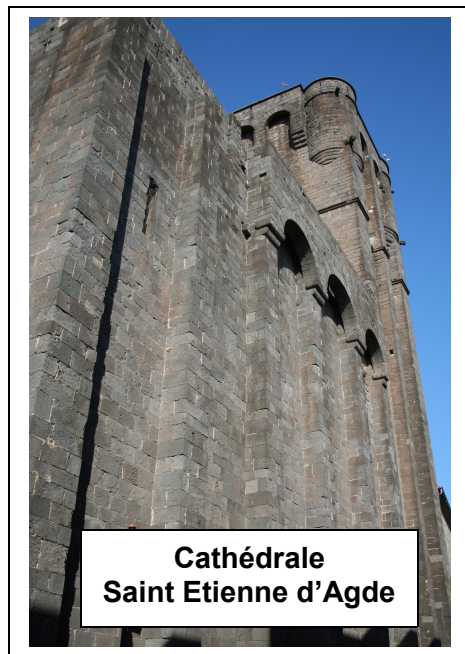
Monseigneur Lazaire affirmait avoir vu dans une maison un morceau de peau de Saint Fulcrand qui, le jour anniversaire de la profanation du corps par les hérétiques, redevenait souple comme un épiderme vivant. Il n'avait jamais voulu dire le nom des personnes qui détenaient cette relique.

Il y a seulement quelques années, il existait encore à Lodève trois pierres encastrées dans des murs, dont une rue du Mazel, pierres portant une croix sculptée, à l'endroit où le corps du Saint s'était redressé à l'injonction : « Fulcrand, fais miracle ! » .

Je rappellerai aussi la pierre de l'escalier du clocher représentant une main, en souvenir du soufflet reçu par un sonneur qui, un soir, avait oublié l'heure du glas du Saint.

Je regrette de n'avoir pu retrouver le texte des discours qu'il prononça du haut de la chaire de Saint Fulcrand pour le Te Deum chanté le 11 novembre 1918. Sans préparation, laissant seulement parler son cœur de prêtre et de Français, citant le sacrifice des enfants de Lodève, il sut s'élever sur les plus hautes cimes de l'émouvant et du pathétique. Mes parents en avaient gardé un souvenir extraordinaire et me parlaient souvent de ce jour là.

Deux ou trois ans après, à la messe de 11 heures 30, il proposa l'ouverture d'une souscription pour offrir un carillon dédié à la mémoire des Lodévois tués à l'ennemi.



**Cathédrale
Saint Etienne d'Agde**

La voix des cloches du carillon aurait rappelé celles des disparus et, mêlant leurs notes au glas sonné chaque soir en souvenir de Saint Fulcrand, elles auraient honoré la mémoire des morts de la cité. Les très anciennes voûtes de la cathédrale n'avaient jamais entendu de paroles d'une si haute élévation de pensée et aussi pleines de lyrisme.

Ceux qui, présents à cette Messe, avaient assisté à la revue du 142^{ème} passée lors de la mobilisation, revivaient avec émotion les minutes de cette manifestation. Tous les Lodévois s'étaient donnés rendez-vous sur le Parc.

Dans un ordre parfait, musique en tête, derrière le drapeau, hommes du contingent et réservistes défilèrent impeccablement au milieu des bravos et des cris. Les jardins de la ville avaient été vidés de leurs fleurs ; à la baïonnette de chaque fusil, était piqué un bouquet. Combien se doutaient, au milieu de cette euphorie, de leur destin ??

Dès son arrivée sur le front, le 142^{ème} d'Infanterie devait se faire massacrer, y compris le Colonel, à Dieuze.

Les Lodévois avaient un véritable amour pour leur Régiment ; il faisait partie de la ville, sa suppression causa une grande peine à tous.

Brusquement, Monseigneur Lazaire fut prié de donner sa démission d'Archiprêtre et de se retirer dans une maison à lui ¹.

La dernière fois que je le vis, il était triste, fatigué ; l'injustice qui le frappait l'affectait beaucoup et l'inaction lui pesait. Je lui rendis visite dans sa nouvelle demeure, à quelques mètres de la cathédrale. Nous causâmes longuement, il me fit voir sa chapelle où, tous les matins, il disait la Messe, sa collection de reliques et bien d'autres souvenirs. Pas un mot de reproche ou d'amertume contre celui qui l'avait contraint à prendre sa retraite ². Je me levais enfin pour partir, il voulut m'accompagner jusqu'à sa porte ; il me l'ouvrit, regarda longuement Saint Fulcrand, son visage devint encore plus triste et il me dit : « Quel crève-cœur pour moi, Maurice, de ne plus pouvoir aller prier dans cette église – on lui avait même interdit d'y pénétrer ³ – que j'aime tant. Enfant de Lodève, en être l'Archiprêtre avait été ma suprême récompense, ma fierté et ma joie. Je n'ai pourtant rien à me reprocher. Un jour, qui n'est pas bien lointain, j'y entrerai à nouveau, cette fois-là on ne pourra pas m'en empêcher ». A ces mots, ses yeux se remplirent de larmes, il referma la porte et disparut chez lui.

Quel brave et saint homme que Monseigneur Lazaire ; combien se souviennent encore de lui ?

Ces souvenirs sont maintenant terminés. J'y ai mis tout ce que la mémoire des autres et la mienne m'a permis d'y mettre. J'ai dû oublier certains faits, certains personnages, c'est inévitable.

¹ - Ce n'est pas vrai ! Il s'est retiré volontairement ; c'est lui qui l'a demandé, ayant des vertiges, ne pouvant plus dire la Messe au Maître-autel et trouvant la charge de Saint Fulcrand trop lourde, car, faute de prêtre, on lui enlevait son 2^{ème} vicaire.

² - Il ne pouvait plus aller à Saint Fulcrand, étant malade, mais non parce que on l'en empêchait ; il disait sa Messe dans sa chambre et a donné en mourant à Saint Fulcrand tous ses ornements très beaux et toutes ses reliques ; on peut voir ces reliques de Saint Joseph, du voile de la Sainte Vierge, du curé d'Ars, etc.

³ - Deux commentaires successifs : a) - Faux ! b) – J'en doute fort !



Comme tous ceux qui l'ont habité, j'aime profondément Lodève, comme l'aiment tous ceux qui ont passé seulement quelques années de leur vie, Lodévois d'adoption, toujours attirés par cette ville.

Qu'elle est belle, ma cité, vue de la route de Grammont ou du rocher des Fourches !



Dominée par sa vieille et imposante cathédrale, à côté son ancien évêché.



La cathédrale Saint Fulcran (XIIIème siècle)

Bâtie au confluent de la Lergue¹ et de la Soulondre, entourée de montagnes aux flancs couverts de châtaigniers, de vignes et d'oliviers : quelle féerie de couleurs à l'automne !

Au Nord, le Larzac, dernier contrefort des Cévennes, à l'Ouest, le Grézac, l'Escandorgue et ses vieux volcans éteints depuis des millénaires, plus loin encore les Monts du Caroux et de l'Espinouse, le versant atlantique, au Sud, l'étroite vallée de la Lergue, brèche ouverte vers la Méditerranée, à l'Est, la chaîne des Brandous.

La vallée de la Lergue et les contreforts du Larzac vus depuis Soumont (vers le Nord)

Quelle poésie prenante se dégage de ce site, de cette ville au passé si chargé d'histoire !



Mais aussi quelle tristesse pour ceux qui la voient maintenant et qui l'ont connue avec toute son activité industrielle ! Que d'usines fermées, que de hautes cheminées éteintes à jamais, que de belles maisons particulières vouées maintenant à un tout autre usage !

Enfin Lodève, qui fut le berceau de quantités de grandes familles de la région, voit chaque jour s'éteindre le nom de ceux qui avaient su porter loin hors de France le renom de cette cité.

Que ceux qui aiment sincèrement, profondément, Lodève aient une pensée pour elle ! Hélas, ils ne la reverront jamais comme elle a été !

Avec moi, qu'ils souhaitent de tout cœur qu'un jour elle se relève, qu'elle retrouve son activité laborieuse et sorte de sa léthargie !

Il paraît, et j'en remercie ceux qui me l'ont dit, qu'après moi, tous ces souvenirs de famille sur le temps passé seraient perdus. J'ai donc voulu faire revivre le Lodève de ma jeunesse, sa vie, ses mœurs, quelques-uns de ses habitants.

J'espère avoir atteint ce but.

[Maurice Vitalis]

Montpellier - Octobre 1957 – Septembre 1958

¹ - Selon certains auteurs, le mot « Lergue » serait une orthographe déformée de « l'Ergue » [in : Guide géologique régional « Languedoc méditerranéen – Montagne noire » par Bernard Gèze – Ed. Masson][NDLR]

Documents annexes

Les informations données dans les annexes ne peuvent être considérées comme exhaustives, car elles ont pour objectif, d'une part de permettre au lecteur curieux et intéressé d'approfondir certains sujets évoqués dans l'ouvrage, d'autre part de situer sur une carte du Lodévois la plupart des lieux mentionnés, enfin de fournir les données généalogiques des membres de la famille qui apparaissent au fil des pages.

1. Bibliographie	page 49
2. Sites Internet	page 50
3. Carte du Lodévois avec localisation des sites mentionnés dans l'ouvrage	page 53
4. Plan du centre ville de Lodève	page 54
5. Faire-part de décès d'Hubert Vitalis	page 55
6. Données généalogiques	page 56
▪ 7 Tableaux	

Bibliographie

La prise de conscience de l'intérêt historique, géologique, paléontologique et naturel de la région de Lodève a conduit à la rédaction et la publication de nombre d'ouvrages souvent initiés et soutenus dans le cadre de la « Charte du Lodévois-Larzac » ainsi qu'à la résurgence d'une incontestable activité culturelle, que confirme l'organisation par le Musée de Lodève d'expositions de découvertes paléontologiques et d'art, la peinture en particulier, de renommée nationale.

La liste, qui suit, des livres susceptibles d'intéresser un lecteur désireux de mieux connaître cette région et les lieux évoqués dans l'ouvrage de Maurice Vitalis, est loin d'être exhaustive :

1. En premier lieu, je signalerai l'existence d'une petite collection intitulée « Les cahiers du Lodévois – Larzac », publiée sous l'égide de la Charte Lodévois – Larzac pour le compte de la Communauté de Communes du même nom. Parmi les brochures d'intérêt particulier pour les lecteurs des « Souvenirs » de Maurice Vitalis, je citerai :
 - Lodève au vingtième siècle par Bernard Derrieu
 - Monuments historiques en Lodévois – Larzac (ouvrage collectif)
 - Pégairolles de l'Escalette – Moments donnés (20^{ème} siècle)
 - Le Pas de l'Escalette par Gérard Mareau et Bernard Derrieu
 - Les retables du Caylar et de Parlatges par Jean Nougaret, Benoît Lafay et Bernard Derrieu
2. Deux petits ouvrages édités à l'initiative de l'Association des Amis de la Couvertoirade méritent d'être mentionnés :
 - La Couvertoirade par André Soutou
 - Le Larzac autour de la Couvertoirade par André Soutou
3. Sans chercher à compiler l'abondante littérature régionaliste consacrée à Lodève et au Larzac, je me contenterai de citer les quelques livres à caractère documentaire, ethnologique ou romanesque suivants :
 - Larzac, terre méconnue (ouvrage collectif préfacé par André Chamson) – Editions Ouvrières (1973)
 - Féerie d'une terre pauvre – Evocation du Larzac méridional par Georgette Milhau – (1969)
Editeur non identifié
 - Basilou ... petit berger des Causses par Charles Basile Maury – Edition à compte d'auteur (1973)
 - Les noces de vent par Bernard Ucla – Edit. Olivier Orban (1987)
 - Fulcran Regagnas par Marc de Fontbrune – Editions de la pensée universelle (1985)
4. Citons pour terminer le livre mentionné dans cet ouvrage, qu'a écrit Alexandre Vitalis et qui fait référence dans ce domaine :
 - Une page d'histoire du diocèse de Lodève : le prieuré de Saint Michel de Grandmont – Montpellier (1895)
5. Des informations concernant l'industrie lainière du piémont héraultais – Lodève, Villeneuve, Clermont, Bédarieux – et plus particulièrement les manufactures Vitalis et Teisserenc peuvent être trouvées dans le numéro spécial de « L'illustration économique et financière » en date du 22 décembre 1923 consacré à l'Hérault.

Sites Internet

Comme dans la réalité, surfer sur Internet nécessite de savoir nager pour ne pas se noyer. Voici donc quelques balises et bouées pour ne pas risquer l'échouage sur des écueils inhospitaliers et entrer sans encombre dans quelques bons ports de la connaissance.

Dans l'ensemble les sites mentionnés offrent une vision élargie et historique de Lodève et sa région, avec, de temps à autre, des informations concernant nos familles liées au berceau lodévois. Le caractère historique et donc interprétatif des hypothèses développées dans certains de ces sites ne permet évidemment pas, malgré leur sérieux, d'en cautionner toujours l'exactitude et la véracité. Bon voyage !

Sites généralistes

- <http://fmoreau.recit.free.fr>
Site à caractère historique de réel intérêt en raison de l'érudition de son auteur et des thèmes abordés.
- <http://viatolosana.free.fr>
Site développant la théorie établissant Lodève comme ville-étape sur la route d'Arles à St Jacques de Compostelle.
- <http://chemindarles.free.fr>
Autre site dédié au chemin d'Arles à St Jacques de Compostelle.
- www.lodeve.com
- www.ot-larzac-vallees.fr
- www.joncels.com
- www.avene.info
- www.lacouvertoirade.com
- <http://charte.lodevoislarzac.fr>
Site sur lequel on peut commander les publications de la Communauté de communes du Lodévois-Larzac mentionnées en page précédente.
- www.decouverte34.com
Site présentant des photos de nombreux villages de l'Hérault (Pégairolles, etc).
- http://herault34.canalblog.com/albums/vieilles_photos_lodeve
Site présentant des photos anciennes de Lodève.
- <http://larzacinfo.com.free.fr>
Site de présentation des activités et du tourisme en Larzac méridional.

- www.conservatoire-larzac.fr
Site plus orienté sur le patrimoine des sites templiers et hospitaliers.
 - www.hauts-cantons.com
Site d'informations générales et touristiques couvrant l'ensemble du piémont des coteaux et des plateaux héraultais s'étendant de Sorbs et St Maurice de Navacelle au Nord-Est jusqu'au delà de St Pons au Sud-Ouest.
-

Sites spécifiques

1 . Prieuré de St Michel de Grandmont

Avec des approches diverses : histoire, architecture, art, tourisme, etc , plusieurs sites s'intéressent à l'ordre des Grandmontains et au Prieuré de St Michel de Grandmont ; d'intérêt inégal et ne pouvant les citer tous, voici quelques adresses spécifiquement consacrées à ce sujet :

- <http://grandmont.pagesperso-orange.fr/> , puis cliquer sur « les prieurés de l'ordre de Grandmont »
- <http://saintprivat.free.fr> , puis cliquer sur « l'historique de la commune » et sur « prieuré de Grammont »
- <http://saintprivat.free.fr/coudee.html> , pour les mathématiciens et tous ceux qu'intéresse la métrologie des édifices, en particulier religieux
- www.prieure-grandmont.fr ,
- www.imagesplus.com , puis cliquer sur « Patrimoine & tourisme » et sur « Le Prieuré de Saint-Michel de Grandmont »

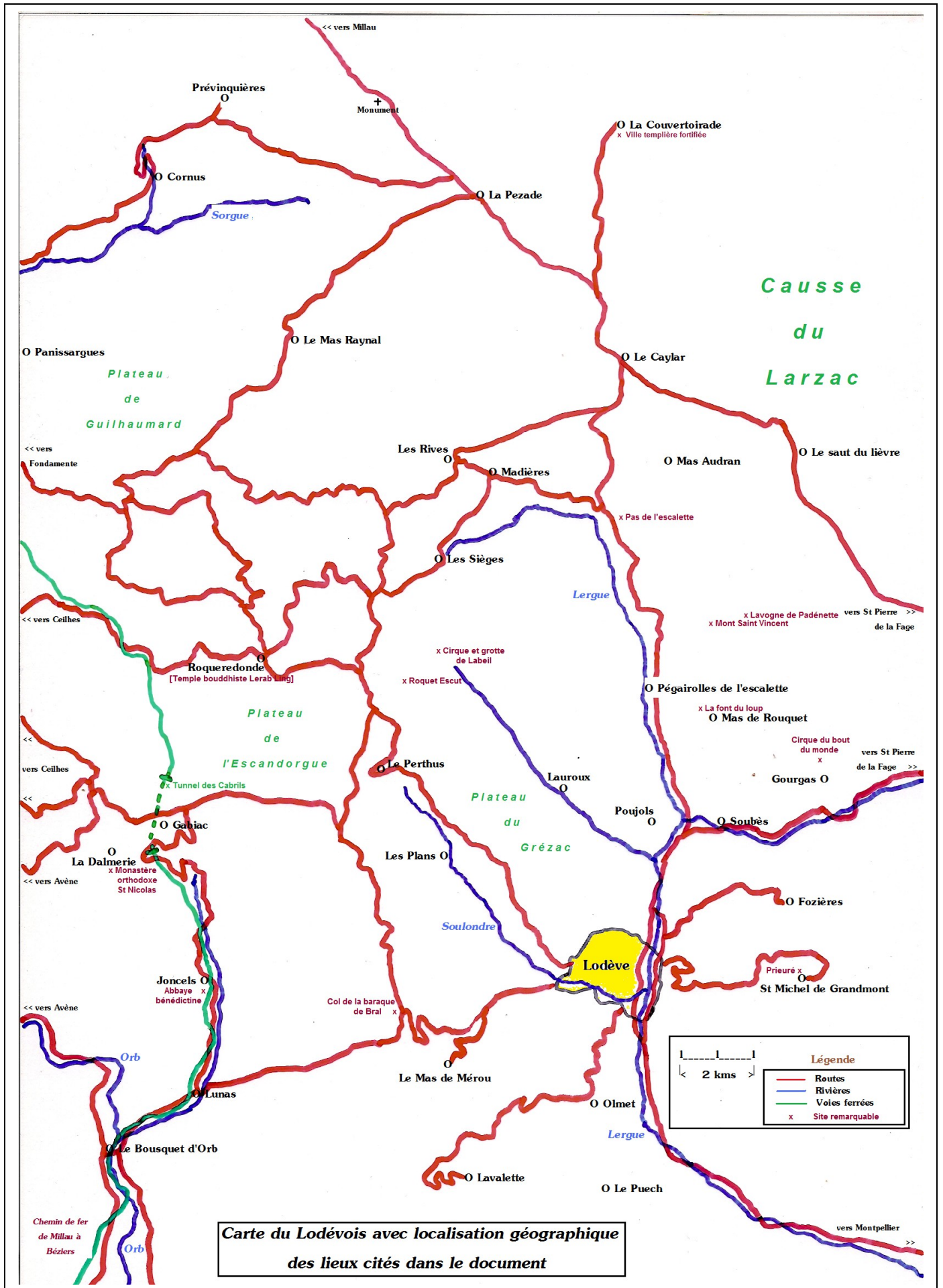
2 . Lodève et les pionniers de l'aviation

La réalisation de ce travail m'a fait toucher du doigt la surprenante implication à des titres divers de Lodève dans les premiers âges de l'aviation ; rien n'explique a priori cette réalité, que le relief tourmenté de la région ne facilitait sans doute guère. Des essais d'envol « Icarien » de Justin André relatés dans l'ouvrage aux exploits de Jean-Louis Conneau, alias André Beaumont, sans oublier, pour ce qui nous concerne plus personnellement, les faits de guerre de Léon Vitalis comme mitrailleur et de Maurice Duval qui réorganisa l'aéronautique militaire française dès août 1917, les exemples ne manquent pas d'une ville marquée par le caractère novateur que possédait l'aviation il y a un siècle.

Ceux d'entre vous qui sont intéressés par le sujet trouveront des informations sur les sites suivants ¹ :

- www.earlyaviators.com/econneau.htm , pour Jean-Louis Conneau et les courses aériennes qu'il a remportées,
 - www.theaerodrome.com/aces/France/vitalis.php , site fournissant les informations les plus détaillées que j'ai pu trouver sur la carrière militaire de Léon Vitalis,
 - <http://aviation.maisons-champagne.com> , large site d'informations sur les débuts de l'aéronautique, en particulier militaire,
 - http://fr.wikipedia.org/wiki/Marie_Charles_Duval , site fournissant un certain nombre de détails sur le général Duval (avec toutes les réserves quant à l'exactitude, que je n'ai pas pu entièrement vérifier, des informations mises en ligne par Wikipedia)
-

¹ - Il est étonnant de noter que l'essentiel des informations, avec malheureusement quelques erreurs, concernant les premiers acteurs de l'aviation française se trouve sur des sites étrangers, britanniques et américains notamment .



CIRCUIT PATRIMOINE



Lodève – Plan du centre ville



Madame HUBERT VITALIS ;
Monsieur MAURICE VITALIS, Croix de Guerre ;
Madame MAURICE BLAIN ;
Madame GEORGES TEISSERENC ;
Madame ÉTIENNE VITALIS ; Madame GASTON VITALIS ; Messieurs ALBIN et
JOSEPH BLAIN ;
Madame MISTRAL-BERNARD :

Le Général DUVAL, Commandeur de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre,
et Madame MAURICE DUVAL ; Madame JOSEPH DE BERG ; Madame l'Amirale GAUCHET ;
Madame JEAN SARTRE ; Monsieur et Madame HERVÉ TEISSERENC ; Mademoiselle
MARIE-MADELEINE VITALIS ; Le Baron et la Baronne GASTON DE ROMEUF ; Monsieur et
Madame CLÉMENT ARNAL ; Monsieur SOMBORN, Ingénieur au Canal de Suez, et
Madame RAOUL SOMBORN ; Monsieur et Madame MICHEL TEISSERENC ;

Monsieur HUGONNEAU-BEAUFET, Chevalier de la Légion d'Honneur, Croix
de Guerre, Madame PIERRE HUGONNEAU-BEAUFET et leurs enfants ; Le Docteur
MATHIEU, Chevalier de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre, Madame PIERRE
MATHIEU et leurs enfants ; Monsieur et Madame HENRI DUVAL et leurs fils ;
Monsieur GUIDÉE, Croix de Guerre, Madame MARCEL GUIDÉE et leurs fils ;
Monsieur BERNARD DE BERG, Enseigne de Vaisseau de 1^{re} classe, Sous-Marin « Vénus »,
Monsieur PIERRE DE BERG, Sous-Lieutenant au 67^{me} Régiment d'Infanterie ; Monsieur
JACQUES SARTRE, Élève à l'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr ; Monsieur GÉRARD
SARTRE, Sous-Lieutenant au 10^{me} Bataillon de Chasseurs à Pied, Messieurs MICHEL,
ROBERT, MAURICE, et JEAN-MARIE SARTRE ; Mesdemoiselles SUZANNE, MYRIAM, et
ROSELINE SARTRE ; Messieurs YVES, CLAUDE, GÉRARD, RÉGIS et MARC TEISSERENC ;
Mesdemoiselles MONIQUE, CHANTAL, SOLANGE, NICOLE et JACQUELINE TEISSERENC ;
Messieurs JACQUES et FRANÇOIS DE ROMEUF ; Messieurs JEAN-MARIE, CLAUDE et BERNARD
ARNAL ; Messieurs DIDIER et RENAUD SOMBORN ; Mesdemoiselles GUYONNE et ÉVELINE
SOMBORN ; Monsieur PATRICE TEISSERENC, Mademoiselle FLORENCE TEISSERENC ;

Madame la Générale HUGUENOT, ses enfants et ses petits-enfants ; Monsieur et
Madame JEAN TEISSERENC, leurs enfants et leurs petits-enfants ; Madame BASSAL-
TEISSERENC et ses enfants ; Monsieur et Madame FERNAND LACROIX ; Monsieur et
Madame AUGUSTE MARTIN d'EYDIER, leurs enfants et leurs petits-enfants ; Monsieur
JOURDAN, Avocat, Madame LOUIS JOURDAN et leurs enfants ;

Madame LE COUPPEY DE LA FOREST et son fils ; Madame DANIEL SENARD et
ses enfants ; Le Comte DE CHAMBERET, Officier de la Légion d'Honneur, Croix de
Guerre et la Comtesse MAX DE CHAMBERET ; Le Comte et la Comtesse GUY d'AUBIGNY
d'ASSY et leur fils ; Monsieur MISTRAL-BERNARD, Croix de Guerre, et Madame MARCEL
MISTRAL-BERNARD et leurs enfants ; Monsieur VITALIS, Officier de la Légion
d'Honneur, Médaille Militaire, Croix de Guerre, et Madame LÉON VITALIS ;

Les Familles : BASSE-VITALIS, GUY et ROBERT TEISSERENC, VICTOR
TEISSERENC, BLACHÈRE et ESTRANGIN ;

Ont la douleur de vous faire part de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en
la personne de

Monsieur Hubert VITALIS

Ancien Manufacturier

leur époux, père, gendre, frère, beau-frère, oncle, grand-oncle, arrière grand-oncle, cousin
germain et cousin, décédé à Saint-Remy-de-Provence le 4 Février 1939, à l'âge de 79 ans,
muni des Sacrements de l'Église.

L'inhumation provisoire a eu lieu à Saint-Remy-de-Provence.

PRIEZ POUR LUI !

Généalogie

Les données généalogiques présentées ici proviennent pour l'essentiel d'indications manuscrites communiquées en 1985 par Germaine Duval - Mathieu à sa cousine Maguite de Berc – Guidée. Pour des raisons de commodité de lecture, elles sont fournies sous forme de tableaux successifs ¹ dans ce document.

Compte tenu de l'objectif poursuivi de compléter l'ouvrage de Maurice Vitalis et d'en faciliter la compréhension, les données ont été volontairement limitées au plus à la 6^{ème} génération suivant Louis Vitalis et certaines filiations n'ont pas été détaillées.

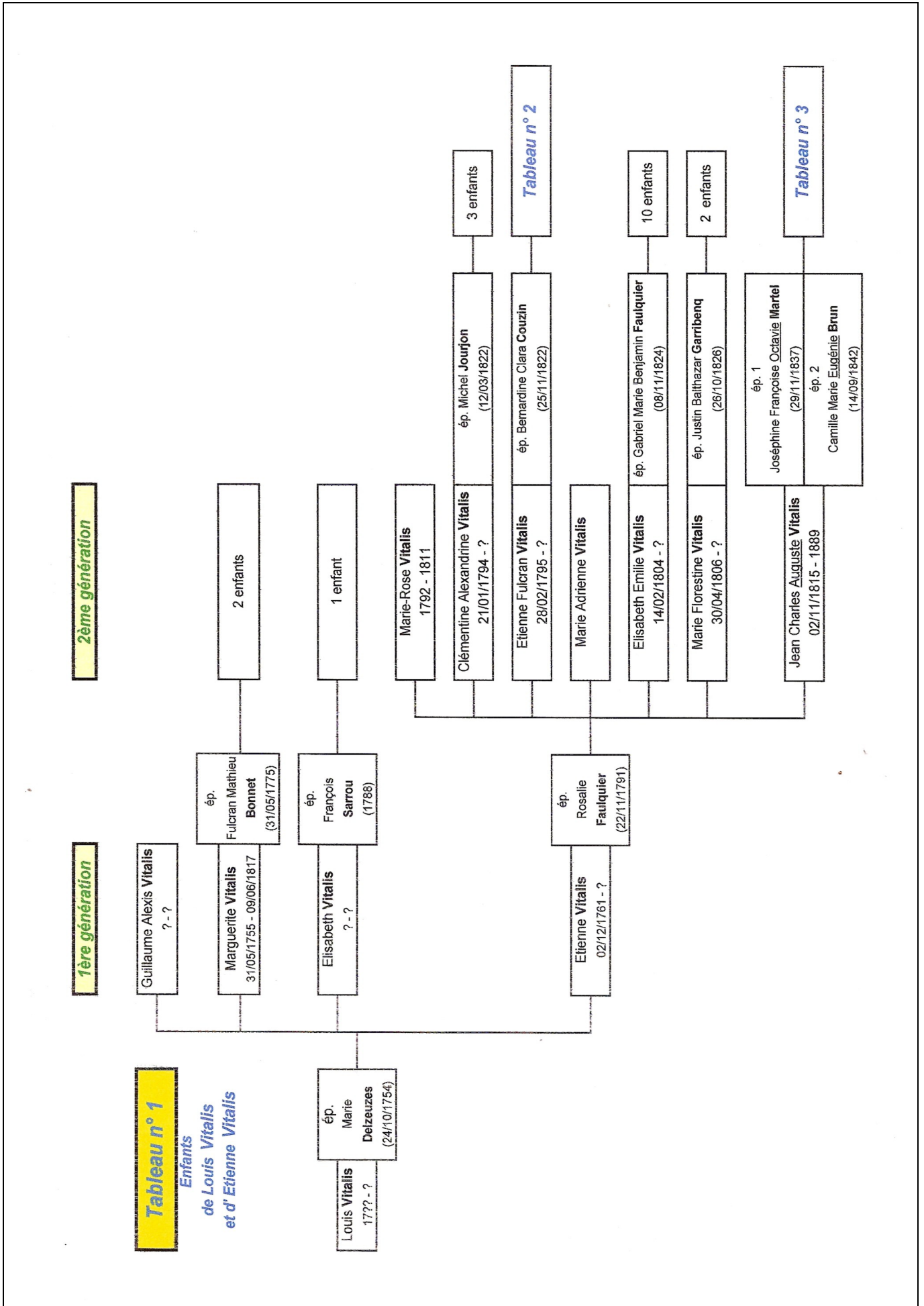
Les tableaux s'articulent de la façon suivante :

- Tableau n° 1 : Enfants de Louis Vitalis et d'Etienne Vitalis Page 57
- Tableau n° 2 : Enfants d'Etienne Fulcran Vitalis Page 58
- Tableau n° 3 : Enfants de Jean Charles Auguste Vitalis Page 59
- Tableau n° 4 : Enfants d' Etienne Vitalis Page 60
- Tableau n° 5 : Enfants de Claire Vitalis Page 61
- Tableau n° 6 : Enfants de Léon Vitalis Page 62
- Tableau n° 7 : Ce tableau permet de situer une partie de la famille Martin, dont certains membres apparaissent dans l'ouvrage de Maurice Vitalis en raison du cousinage par alliances. Page 63

Enfin le CD – ROM comporte en complément un tableau généalogique qui recombine les tableaux n° 1 à 6 fournis en annexe de ce document, permettant ainsi de situer plus facilement les unes par rapport aux autres l'ensemble des personnes apparaissant dans l'ouvrage de Maurice Vitalis.

J'ai bien conscience du fait que ces données sont incomplètes ; de même, malgré toute l'attention apportée dans leur exploitation et leur mise en page, il est possible que des erreurs, notamment d'orthographe ou de dates, et des omissions se soient produites à un moment ou à un autre ; ayez l'indulgence de m'en excuser et de me faire part des corrections à y apporter.

¹ - Qu'il soit permis de rappeler qu'une source fréquente d'erreur dans l'élaboration de tableaux généalogiques couvrant la fin du 19^{ème} siècle provient de l'utilisation, toutefois non systématique, du dernier prénom comme prénom usuel et non du premier !



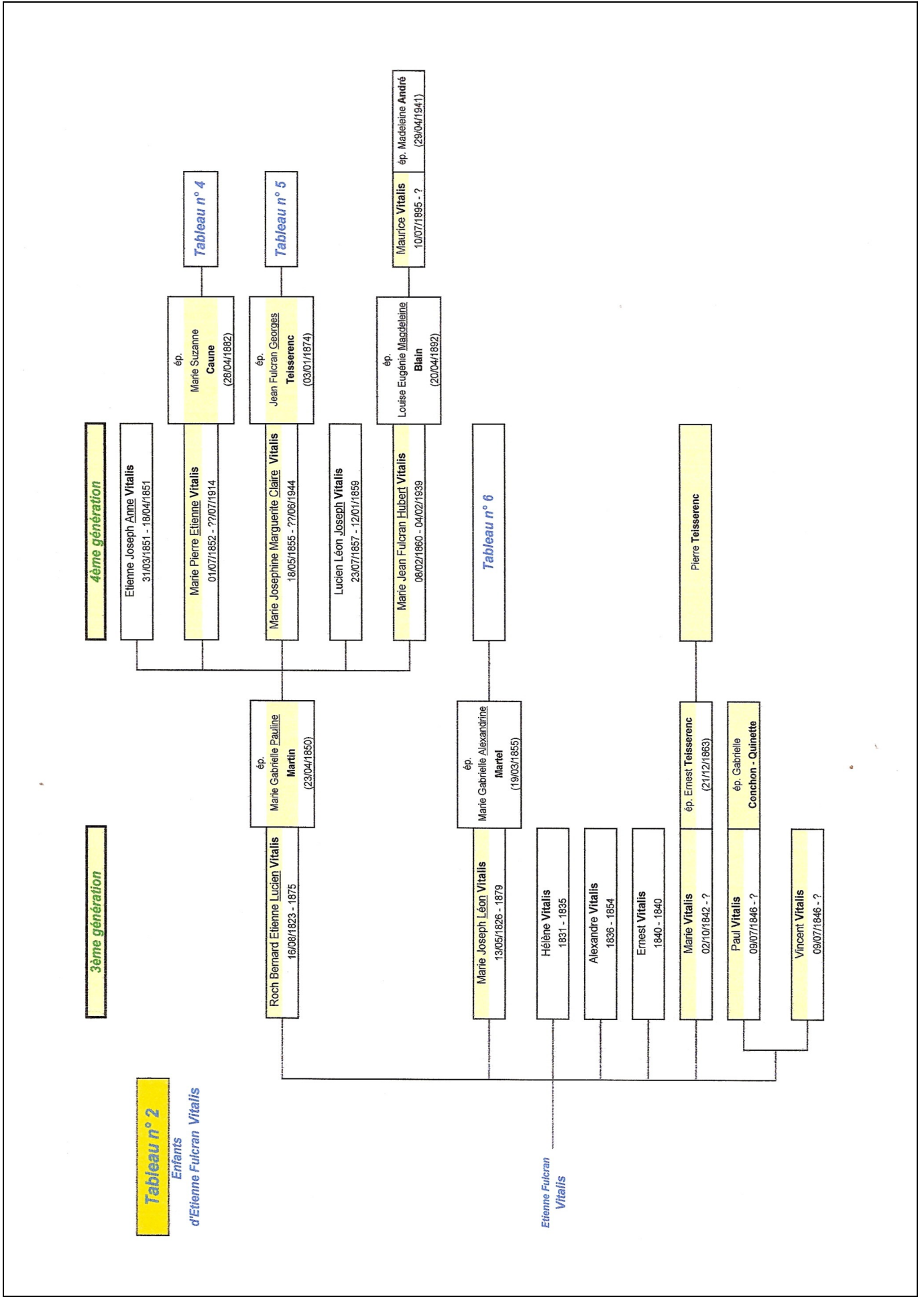


Tableau n° 3
Enfants
de Jean-Charles Auguste
Vitalis

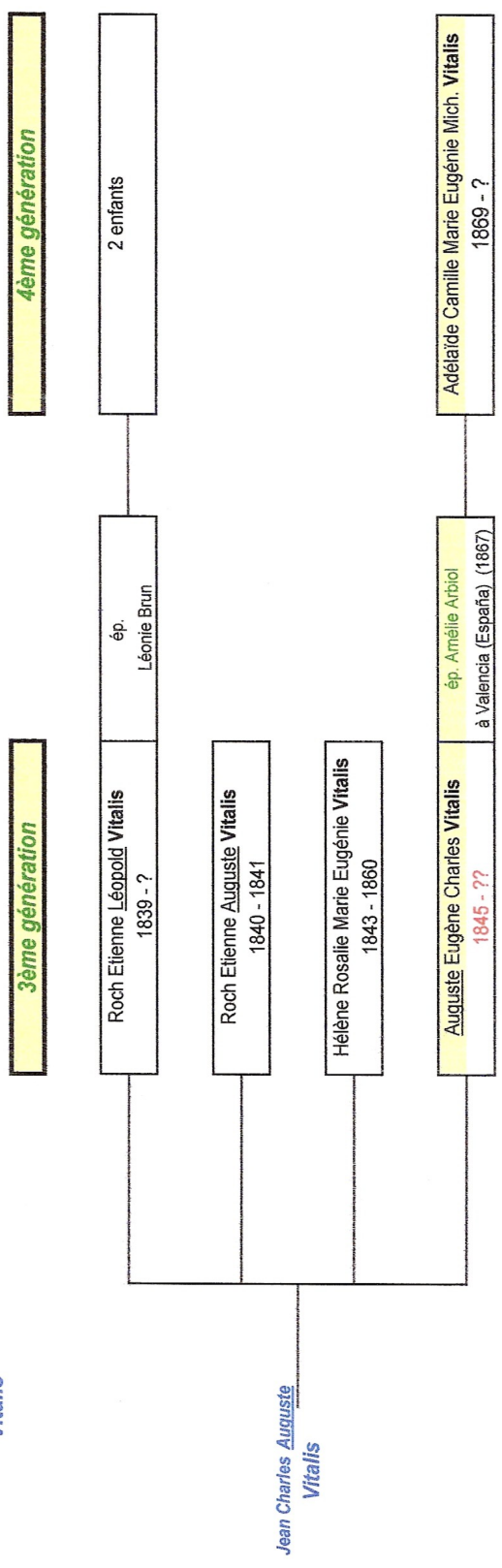


Tableau n° 4

Enfants
de Marie Pierre Etienne Fulcran
Vitalis

Etienne Fulcran
Vitalis

5ème génération

6ème génération

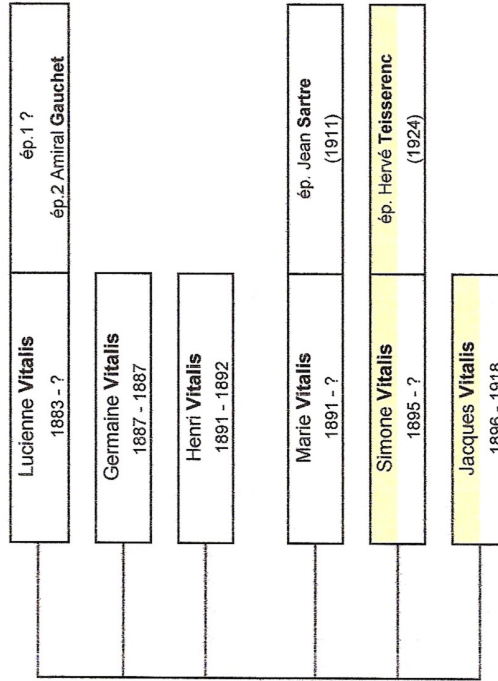


Tableau n° 5

Enfants
de Marie Josephine Marguerite Claire
Vitalis

5ème génération

Yvonne Teisserenc
1875 - 1957
ép. Maurice Duval
(02/10/1894)

Madeleine Teisserenc
1877 - 1966
ép. Joseph Bès de Berc
(25/10/1904)

6ème génération

Robert Duval
1896 - 1917

Marie-Thérèse Duval
1897 - 1993
ép. Pierre Hugonneau-Beaufet
(22/02/1921)

Germaine Duval
1900 - 2001
ép. Pierre Mathieu
(12/09/1928)

Henri Duval
1902 - 1975
ép. Paule Braquet
(21/06/1928)

"Maquille" Bès de Berc
1908 - 1995
ép. Marcel Guidée
(30/06/1934)

Bernard Bès de Berc
1912 - 2000
ép. Monique de Chalvron
(20/11/1943)

Pierre Bès de Berc
1914 - 1940

Claire
Vitalis

Tableau n° 6

Enfants
de Marie Joseph Léon
Vitalis

Léon
Vitalis

4ème génération

Alexandre Vitalis
1856 - ?
ép.
Suzanne Puech (1883)

Léontine Vitalis
1858 - ?
ép.
Emmanuel Basse (1879)

Gaston Vitalis
1862 - ?
ép.
Jeanne Blain (1894)

Agnès Vitalis
1868 - ?
ép.
Eugène Huguenot

5ème génération

Paule Vitalis
1884 - ?
ép.1 Roger Teisserenc
ép.2 Jacques de la Gâtinerie

Marie Gaston Fulcran Léon Vitalis
1890 - 1941
ép. Marie-Louise de Burgrave

9 enfants

Marie-Madeleine Vitalis
1895 - ?

Agnès Vitalis
1897 - ?
ép. Gaston de ?

Marie-Louise Vitalis
1899 - ?
ép. Clément Arnal

Marcelle Vitalis
1901 - ?
ép. Raoul Somborn

Gilberte Vitalis
1907 - ?
ép. Michel Teisserenc

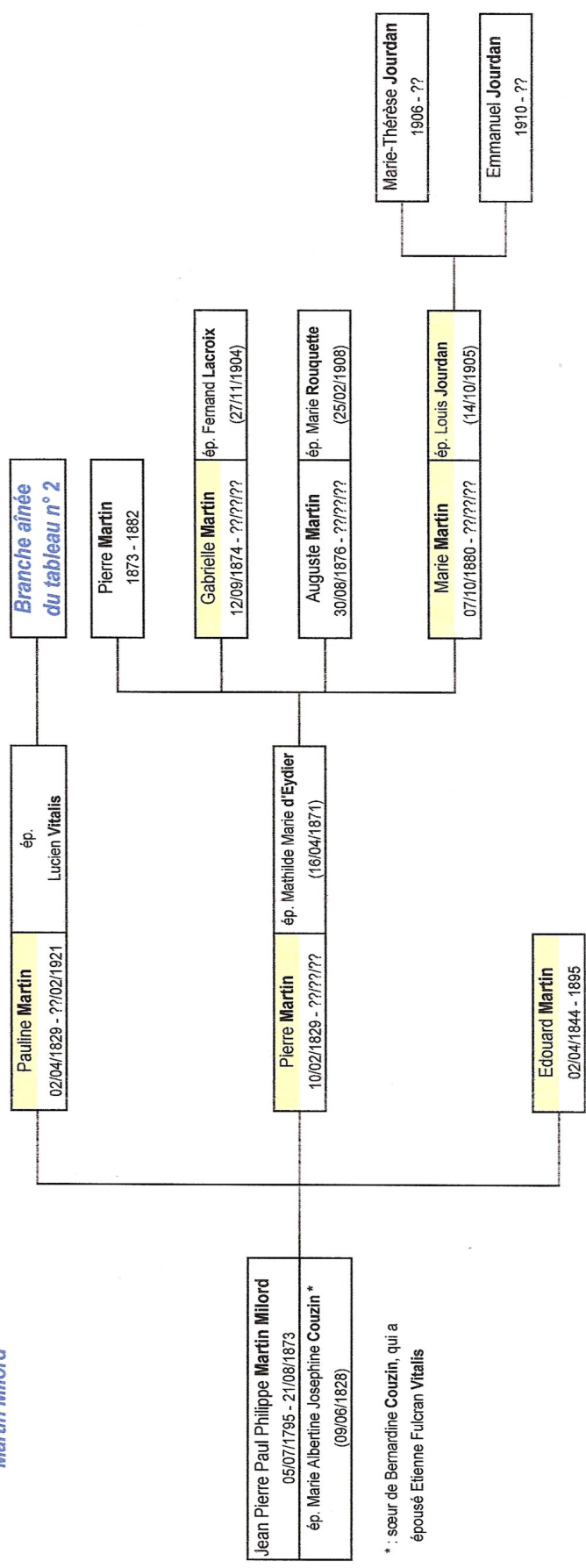
3 enfants

5ème génération

4ème génération

3ème génération

Tableau n° 7
Enfants
 de Jean Pierre Paul Philippe
 Martin Milord



Jean Pierre Paul Philippe **Martin Milord**
 05/07/1795 - 21/08/1873
 ép. Marie Albertine Josephine **Couzin ***
 (09/06/1828)

* : sœur de Bernardine Couzin, qui a
 épousé Etienne Fulcran Vitalis